

La péninsule Ibérique et le monde

(années 1470-années 1640)





Proposé par la Société des historiens modernistes des universités françaises, ce livre, consacré à *La péninsule Ibérique et le monde (années 1470-années 1640)*, met en évidence l'importance des avancées historiographiques concernant la colonisation. Les relations entre l'Ancien et le Nouveau Monde sont analysées à des échelles très diverses, allant de l'étude de cas à l'histoire globale, et en prenant en compte « l'appel de l'Est » aussi bien que « le virage vers l'Ouest ».

Pour échapper aux idées reçues, le processus de la *conquista* est abordé dans sa dimension dynamique, en considérant la transposition de la *Reconquista* outre-mer et les différents modes de colonisation, et en portant une attention particulière aux parcours des conquistadors et des colons. La conquête étant placée sous l'égide du religieux, la papauté s'affirme comme instance médiatrice entre les puissances européennes et le monde extra-européen par des interventions sur les questions missionnaires et par la mise en place d'un catholicisme tridentin extra-européen. Rome s'affirme comme centre d'une chrétienté occidentale aux dimensions du monde.

Longtemps réduites à un face à face entre colons et Indiens, les rébellions coloniales sont revisitées et montrent comment la judiciarisation du politique a permis de mettre au pas les Indes de Castille. En s'interrogeant sur la « conscience-monde », les historiens modernistes écrivent ainsi une page de l'histoire de la mondialisation, qui n'occulte ni l'intérêt chrétien et national mis en avant par les conquérants, ni la recherche de l'or, ni la « vision des vaincus », qui dévoile l'envers de la conquête, soulevant la question de l'esclavagisme et des bouleversements engendrés par le développement de la première traite atlantique.

Couverture : *Codex Azcatitlan*, Mexique, XVI^e siècle, dessin à l'encre de Chine, Paris, Bibliothèque nationale de France, Mexicain 59-64, fol. 22v : Hernán Cortés entrant dans Mexico © akg-images/De Agostini Picture Library

ISBN 978-2-84050-957-8



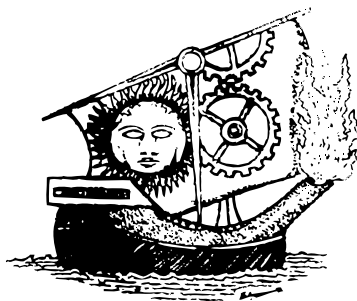
9 782840 509578

SODIS
F387514



12 €

LA PÉNINSULE IBÉRIQUE ET LE MONDE



Bulletin de l'Association des historiens modernistes
des universités françaises
dirigé par Lucien Bély

DANS LA MÊME COLLECTION

*Les Monarchies française et espagnole
(milieu du XVI^e siècle-début du XVIII^e siècle)*

La Renaissance

*Révoltes et révolutions
en Amérique et en Europe (1773-1802)*

Les Sociétés anglaise, espagnole et française au XVII^e siècle

Les Paysages à l'époque moderne

*Les Affrontements religieux en Europe
1500-1650*

*Turcs et turqueries
(XVI-XVIII siècles)*

*L'Opinion publique en Europe
1600-1800*

*Les Circulations internationales en Europe
(1680-1780)*

*Les Universités en Europe
(1450-1814)*

La péninsule Ibérique et le monde

(années 1470-années 1640)

Préface de Lucien Bély



Ouvrage publié avec le concours de la faculté des Lettres de Sorbonne Université

Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2014
© Sorbonne Université Presses, 2018
ISBN : 978-2-84050-957-8
ISBN DU PDF GLOBAL : 979-10-231-1054-8
ISBN PDF DE CE TAP : 979-10-231-1056-2

Maquette et réalisation : 3D2S
d'après le graphisme de Patrick VAN DIEREN

SUP
Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris

sup@paris-sorbonne.fr
<http://pups.paris-sorbonne.fr>
tél. : (33)(0)1 53 10 57 60
fax : (33)(0)1 53 10 57 66

PRÉFACE

La mondialisation a contribué à changer notre façon d'écrire l'histoire du monde. Des perspectives nouvelles s'ouvrent, des méthodes inédites s'ébauchent, des champs historiques se dévoilent. En abordant les relations entre la péninsule Ibérique et le monde, cet ouvrage invite à découvrir la rencontre entre des univers qui ne se connaissaient pas ou se connaissaient mal. Bien sûr, Fernand Braudel, Pierre Chaunu ou Frédéric Mauro, pour ne citer que ces trois historiens français aujourd'hui disparus, ont déjà entraîné leurs lecteurs sur les routes de la mer. Aujourd'hui, nous suivons une nouvelle génération de chercheurs qui nous révèlent les approches qui structurent les enquêtes récentes sur les territoires où se sont installés des Espagnols ou des Portugais. Le travail de l'historien se transforme depuis qu'il cherche à regarder le monde à la fois avec les yeux de ces Européens qui ont quitté le Vieux Continent et avec ceux des populations qui ont vu arriver ces voyageurs venus d'ailleurs. Bien sûr, une part précieuse de la documentation vient des archives de l'Ancien Monde, mais les historiens savent désormais s'émanciper des préjugés et des cadres mentaux qui limitaient parfois leur démarche.

Longtemps, ils ont cherché à connaître les conditions des échanges entre les continents, les circuits commerciaux, l'évolution de la conjoncture, le rôle des métaux précieux, l'impact des épidémies. L'école historique française a fait des merveilles dans ce champ de l'économie-monde. Notre temps est sans doute plus sensible aux connaissances qui s'élaborent au moment des découvertes et après elles, aux représentations de la présence européenne à travers le monde, aux confrontations et aux interactions entre les cultures des pays abordés et celles des nouveaux venus. Désormais, la dimension religieuse de cette confrontation retient souvent l'attention. Le regard nouveau porté sur cette rencontre transforme également l'analyse des sociétés qui en sont

issues, si originales et si vivantes. La notion de métissage devient un fil directeur pour aborder et comprendre les relations sociales et les cultures qui s'inventent loin de l'Europe. Enfin, la traite des esclaves tient une place essentielle tant elle a transformé la population des Amériques et bouleversé l'Afrique. Pour mieux traiter ces problématiques complexes et difficiles, l'histoire, à tous les niveaux, s'appuie sur les acquis de l'anthropologie et des autres sciences humaines et sociales.

8 Ce livre nous invite à voir loin et large. C'est tout le mérite des auteurs d'avoir su associer des études sur de vastes espaces à l'analyse des sociétés locales. Pour la communauté des modernistes, ce livre constitue une étape. Depuis la seconde guerre mondiale, les historiens modernistes ont appris à penser et à écrire de plus en plus à l'échelle de l'Europe, sans cesser de travailler à des échelles diverses sur la France. Aujourd'hui, ils acceptent un nouveau dépassement en abordant une histoire qui tient compte des mondes lointains et révèle les liaisons visibles, discrètes ou invisibles qui les unissent au nôtre. C'est aussi l'occasion de fortifier le dialogue avec les collègues d'autres disciplines, spécialistes des « civilisations », qui s'intéressent à la péninsule Ibérique et aux terres qu'Espagnols et Portugais ont parcourues.

Notre association ne peut qu'exprimer notre gratitude à Nicolas Le Roux, son secrétaire général, d'avoir organisé cette rencontre à Nanterre, à nos collègues de l'université Paris-Ouest-Nanterre de nous y avoir reçus et à Françoise Dartois-Lapeyre, notre secrétaire générale adjointe, d'avoir préparé cette publication.

Lucien Bély

LA PÉNINSULE IBÉRIQUE ET LE MONDE.
QUESTIONS POUR AUJOURD'HUI

Serge Gruzinski
CNRS/EHESS

Il me semble que l'enseignement de l'histoire, chaque fois qu'il traite d'époques ou de régions lointaines, se justifie d'autant mieux qu'il cible des questions qui font sens aujourd'hui. Je suis convaincu que l'expérience ibérique des autres mondes donne matière à réfléchir à plusieurs de ces questions et que celles-ci peuvent contribuer à décentrer l'histoire classique de l'Europe et à revisiter l'émergence de la modernité. J'appuie cette observation sur une expérience pédagogique menée dans un lycée, expérience sur laquelle je conclurai.

L'APPEL DE L'EST OU LE VIRAGE VERS L'OUEST

Un livre publié en 2010, *Death in Babylon*, de Vincent Barletta, nous rappelle à quel point l'ombre d'Alexandre le Grand a constamment accompagné l'expansion portugaise¹. Le tropisme est ancien. Les hommes de l'Antiquité et du Moyen Âge avaient les yeux rivés vers l'Est. C'est cette direction qui attire les pèlerins et les croisés de toute la chrétienté latine, les marchands italiens et les navigateurs portugais qui descendent les côtes d'Afrique. Les espoirs fous déclenchés par les invasions mongoles, la Chine racontée par Marco Polo, l'Éthiopie rêvée du Prêtre Jean, plus tard l'Inde atteinte par Vasco de Gama et les

¹ Vincent Barletta, *Death in Babylon: Alexander the Great and Iberian Empire in the Muslim Orient*, Chicago, The University of Chicago Press, 2010.

projets de conquête de la Chine ne cessèrent de raviver ce tropisme de la chrétienté. Quand les chroniqueurs portugais racontent l'expansion, ils écrivent les *Décadas da Asia*. Lorsqu'ils se lancent dans la poésie épique, ils chantent l'Asie des *Lusiadas*. En 1614, l'évêque portugais Antonio de Gouveia compare la liaison maritime Lisbonne-Goa au pont de bateaux qu'avait jeté Xerxès sur l'Hellespont, et lance la devise *Rursum Asia Europae*².

10

Les horizons commencent à basculer avec la traversée de l'Atlantique par les Castillans. Ceux-ci ne se contentent pas de franchir les limites fixées par les Colonnes d'Hercule. Ils entreprennent en quelques dizaines d'années de reconnaître et de conquérir un autre hémisphère vite baptisé *novus orbis* (Pierre Martyr d'Anghiera). Dès lors, l'Ouest cesse de n'être qu'une simple direction de l'espace, le point inaccessible où se couche le soleil, pour acquérir la réalité physique et humaine de terres, de fleuves, de forêts et d'humanités et de civilisations nouvelles³. Cet *orbe* cesse également d'être considéré comme une extrême Asie, même si des esprits comme Bartolomé de Las Casas continuent de le croire. En 1574, dans sa *Géographie et description universelle des Indes*, le cosmographe Juan López de Velasco définit le *Nuevo Mundo* comme un « hémisphère ou moitié du monde de 180 degrés de latitude [...] et de longitude⁴ ».

L'Ouest ne cessera plus de se charger des convoitises et des attentes d'une partie des populations européennes. C'est vers l'Ouest que s'embarqueront conquistadors, missionnaires, aventuriers, fonctionnaires, artisans et artistes. Certains, comme le peintre anversois

2 Serge Gruzinski, *Les Quatre Parties du monde. Histoire d'une mondialisation*, Paris, La Martinière, 2004, p. 129.

3 La littérature mexicaine du XVII^e siècle entérine cette métamorphose sous la plume de la poétesse Sor Juana Inés de la Cruz. Dans le prologue du *Divin Narcisse*, l'Occident s'incarne dans la figure d'un Indien « galán », coiffé d'une couronne, tandis qu'à ses côtés une Indienne représente l'Amérique : voir Carmen Bernand, *Genèse des musiques d'Amérique latine*, Paris, Fayard, 2013, p. 272).

4 Juan López de Velasco, *Geografía y descripción universal de las Indias* [1574], Madrid, Atlas, 1971, p. 1.

Simon Pereyngs, n'iront pas y découvrir ou conquérir des terres nouvelles mais, plus prosaïquement, y vivre de leur art.

L'Ouest a donc fait une entrée fracassante dans l'histoire européenne, que ce soit sous la forme d'un espace de pillages et de devastations, quand le dominicain Las Casas dénonce la « *destrucción de las Indias* » dans un traité qui fait le tour de l'Europe, ou comme terre d'espérance religieuse, de missions, voire d'attentes messianiques et millénaristes. On se souvient qu'en 1578 le dominicain Francisco de la Cruz fut brûlé à Lima pour avoir, entre autres, annoncé le transfert de l'Église de Rome vers les nouvelles Indes. Enfin, c'est aussi vers l'Ouest que, du XVI^e au XIX^e siècle, des millions d'Africains furent déportés dans les conditions que l'on sait.

Le virage vers l'Ouest mis en œuvre par les Castillans est crucial pour comprendre la gestation de l'Occident moderne dans ses dimensions atlantiques. La destruction des mondes indigènes, le recours continental à l'esclavage (des Noirs sur tout le continent et des Indiens dans la seule Amérique portugaise), la mise sur pied sans précédent de sociétés coloniales, l'exploitation des richesses minérales, le développement des arts et des lettres importées du Vieux Monde ont des répercussions directes sur l'édification de l'Europe. Ni périphérie, ni horizon lointain à n'évoquer qu'à l'occasion de sa « découverte », les Amériques ibériques doivent être considérées comme l'un des moteurs de la modernité qui s'édifie de part et d'autre de l'Atlantique. Ce n'est pas le cas de l'Est portugais. Il vaudrait la peine d'approfondir la confrontation, car au fur et à mesure que l'Ouest se met en place, l'Orient se définit comme tel, et l'Europe par contrecoup précise ses contours en tant qu'entité sociale, intellectuelle et religieuse. Comme le montre l'ouvrage majeur de Jean-Michel Sallmann, elle cesse de n'être que l'extrémité occidentale du monde de Ptolémée, c'est-à-dire de la masse continentale formée par l'Afrique et l'Eurasie⁵.

5 Jean-Michel Sallmann, *Le Grand Désenclavement du monde, 1200-1600*, Paris, Payot, 2011.

UN GLOBE À PARCOURIR EN TOUS SENS, À PRENDRE ET À INVENTORIER

Cette autre dimension de la modernité appartient aussi bien aux Portugais qu'aux Castellans. Elle découle du traité de Tordesillas (1494) et des bulles pontificales qui l'ont précédé. Mais comme Jeremy Brotton l'a rappelé, c'est véritablement le traité de Saragosse, conclu en avril 1529 entre la Castille et le Portugal, qui ferme la boucle et crée « l'image globale définitive » du monde, celle que l'on retrouvera, par exemple, sur le fameux tableau *Les Ambassadeurs* de Holbein⁶.

12

La question des Moluques, que la carte du monde de Diogo Ribeiro, en 1527, situe à l'extrême gauche du plan, dans le secteur castillan et donc occidental, est l'un des déclencheurs de ce processus. Elle pèse de manière déterminante tant sur l'évolution de la cartographie européenne que sur la conception même des notions d'Occident et d'Orient. C'est aussi qu'elle oppose les royaumes ibériques dans un premier conflit planétaire : Jean III et Charles Quint ne se combattent-ils pas de deux manières en même temps, par les armes sur l'archipel asiatique, par les cartes et la plume dans la péninsule ?

Cette prise en main du globe se manifeste de façon spectaculaire dans le *Tratado dos descobrimentos* d'Antonio Galvão (1490-1557)⁷, qui fut le représentant de Lisbonne dans les Moluques, comme capitaine de l'archipel et gouverneur du fort de Ternate. Il décrit année par année la progression des Portugais et des Castellans autour du globe, du xv^e au milieu du xvi^e siècle. En plaçant les « *descobrimentos modernos* » – de 1492 à 1550 – dans la perspective des « *descobrimentos antigos* » – depuis l'Antiquité –, il choisit la longue durée pour rendre compte de la prise en tenaille du monde. L'ordre chronologique lui permet ainsi d'alterner description des entreprises espagnoles et évocation des voyages portugais : « En 1497, le roi Ferdinand donna l'ordre à Colomb de retourner aux Antilles ; en ce même an de 1497 est parti Vasco de Gama⁸ ». En 1513, c'est à la fois la découverte du Pacifique par Balboa

6 Jerry Brotton, *Trading Territories: Mapping the Early Modern World*, London, Reaktion Books, 1997, p. 147.

7 Publié en 1563 à Lisbonne, traduit en anglais par Richard Hakluyt en 1601.

8 António Galvão, *Livro dos descobrimentos das Antilha e India* [1563], Lisboa, João da Barreira, 1731, p. 34.

et l'entrée dans la mer Rouge de Alfonso de Albuquerque⁹. L'année 1517 voit le départ de Tome Pires pour la Chine depuis Malacca et celui de Francisco Fernandez de Córdoba vers le Mexique depuis l'île de Cuba.

La course vers les Moluques, qu'elle soit entreprise via l'Orient ou via l'Occident, par les Portugais ou par les Espagnols, est l'un des fils conducteurs du *Tratado*. Galvão achève son ouvrage en donnant une série de chiffres particulièrement éloquentes, car il calcule non seulement les espaces découverts, mais il estime surtout les espaces encore à découvrir sur la planète¹⁰.

Cette prise en tenaille finit par se heurter à la Chine. Un de nos meilleurs spécialistes de l'expansion ibérique, Pierre Chauvu, observait en 1969 :

La découverte de l'immense univers chinois constitue le fait majeur du milieu du xvi^e siècle. L'étrange simultanéité de la construction d'un réseau de pénétration depuis Macao et d'un réseau depuis Manille, la chronologie qu'elle impose à l'esprit [...] n'ont jamais été dégagées à ma connaissance. En effet, cette histoire a toujours été décrite dans le découpage artificiel et inadéquat des États européens¹¹.

Il va de soi que l'Empire Ming constitue une pièce de choix dans les rapports de la péninsule Ibérique au reste du monde, ne serait-ce que parce que dès le xvii^e siècle une partie de l'argent extrait des mines

9 « *O primeiro capitão português que dou informação daquelle mar e do da Persia* » (*ibid.*, p. 48).

10 « *Com tudo eu tenho que são dezasete largas, em que sahem o ambito da terra em seis mil e duzentas. Como que seja toda he descuberta e navegada de Lesteoeste, quasi por onde o sol anda, mas de sul ao norte ha muita differença, porque contre elle não se acha mais descoberto que ate setenta e sete, ou setenta e oito graos daltura, em que se montaõ mil e trezentas e tantas legoas. E da parte do sul ate novecentas por ser descoberto cincoenta e dous, ou cincoenta e tres grãos, que o Estreito por onde o Magalhães passara, juntas todas fazem em soma duas mil e duzentas, tiradas de seis mil e duzentas ficão por descobrir quatro mil legoas* » (*ibid.*, p. 99).

11 Cité dans Serge Gruzinski, *L'Aigle et le Dragon. Démesure européenne et mondialisation au xvi^e siècle*, Paris, Fayard, 2012, p. 407, n. 1.

américaines au travers de la machine coloniale castillane se retrouve dans les caisses chinoises¹².

14

La prise en tenaille du globe s'accompagne d'une mise en mots et d'une mise en images. En 1938, Martin Heidegger écrivait que « le processus fondamental des Temps modernes c'est la conquête du monde en tant qu'image conçue¹³ ». La formule s'applique parfaitement à nos Ibériques. Dans le sillage des navires de Lisbonne et de Séville, la Terre apparaît pour la première fois non seulement comme un globe et une réalité tangible, mais aussi comme un espace navigable de part en part, à la fois physiquement connaissable, mesurable et représentable, et par conséquent partout prenable. Les productions des cartographes portugais viennent immédiatement à l'esprit, qu'ils aient œuvré au service de la Couronne portugaise ou de la Couronne castillane. La mise en carte de l'ensemble du globe est d'abord ibérique et surtout portugaise. Elle prend diverses formes, depuis les grandes cartes murales destinées aux princes et aux prélats jusqu'aux instruments de navigation qu'on mettait à l'abri des collectionneurs indiscrets et surtout des rivaux européens. Où se faire une idée de l'image que la péninsule Ibérique produit du monde ? Dans deux laboratoires privilégiés : la *Casa da Guiné, Mina e India* de Lisbonne, et la *Casa de la Contratación*, ouverte à Séville en 1503 et conçue sur le modèle de la précédente.

L'image de ce rapport au monde se déploie sur différents supports : la mappemonde de Juan de la Cosa (1500), la carte volée par Alberto Cantino en 1502 et plus encore le *Padrón Real* de Diogo Ribeiro (1527), première représentation du monde fondée sur une observation des latitudes, sans oublier le planisphère portugais de Andreas Homem (1559 ; 1,5 x 3 m) ou encore l'étrange carte en fuseaux de Bartolomeu Velho, dite *Carta general do orbe* (1561)¹⁴.

12 Je renvoie à l'abondante littérature qui, autour d'André Gunder Frank, Bin Wong et Kenneth Pomeranz, a exploré les rapports respectifs de l'Amérique avec l'Europe et l'Asie.

13 Martin Heidegger, *Chemins qui ne mènent nulle part*, trad. fr., Paris, Gallimard, 1962, p. 123.

14 <<http://expositions.bnf.fr/marine/arret/03-3.htm>>.

Cartes et atlas se multiplient bien avant celui d'Abraham Ortelius, publié à Anvers, hors de la péninsule Ibérique mais au cœur des Pays-Bas espagnols, sur les presses de Plantin, et qui est parvenu à éclipser tous les autres. On songe aux travaux d'un cosmographe métis de l'Inde portugaise, Fernão Vaz Dourado. Le recueil qu'il offre en 1571 au roi Sébastien est un atlas universel de dix-sept cartes dont deux sont exclusivement consacrées au Brésil : la côte orientale et la partie méridionale de l'Amérique du Sud¹⁵. Les Européens du xvi^e siècle apprennent donc littéralement à tenir le monde entre leurs mains, autant pour satisfaire des ambitions politiques et commerciales que pour se forger une vision planétaire où le local se retrouve automatiquement pris dans un cadre global.

L'expérience ibérique nous enseigne aussi qu'une différence d'un degré sur une carte peut devenir un enjeu diplomatique et économique ; c'est bien pour cette raison que le rôle politique des géographes et des cartographes s'affirme pour la première fois avec autant de force dans la construction des empires maritimes européens. Plus généralement, les rapports de la science, de la guerre et de la politique prennent alors en Europe un cours radicalement nouveau.

Ajoutons que c'est aussi parce que les cosmographes ibériques travaillent sur un axe Est-Ouest que Gerard Mercator le prend pour repère pour établir sa fameuse projection en 1569. En effet, en représentant avec un maximum de précision les territoires situés de part et d'autre de l'équateur, l'invention de Mercator favorise les zones contrôlées ou fréquentées par les Ibériques ; elle privilégie le réseau global de leurs navigations. Et bien sûr, en parvenant à représenter le globe sur un plan de manière presque satisfaisante, la projection de Mercator marque une nouvelle étape dans une saisie globale du monde.

Mais d'autres entreprises d'inventaire peuvent retenir l'attention, comme la *Suma Oriental* de Tomé Pires, premier précis européen de géographie économique consacré aux pays de l'Asie. En 1511, il quitta Lisbonne pour occuper diverses fonctions en Orient, dont celle de

15 Ronald Raminelli, *Viagens ultramarinas. Monarcas, vassalos e governo a distancia*, São Paulo, Alameda, 2008, p. 30.

« facteur des drogueries » : il était chargé de l'achat des épices pour le compte de la Couronne du Portugal. Pires achève sa *Suma* autour de janvier 1515¹⁶, à laquelle fait pendant pour l'Amérique une œuvre moins méconnue, le *Sumario de la natural historia de las Indias*, dans lequel Gonzalo Fernández de Oviedo présente les Indes nouvelles en 1526.

On rattachera à ces entreprises de description générale, d'inventaire et de mise en chiffres *La Geografía y descripción universal de las Indias* de Juan López de Velasco (1574), les fameux questionnaires lancés pour préparer la rédaction des relations géographiques des Indes, et ces mêmes relations qui constituent un autre massif foisonnant de données, dont on peut avancer qu'il correspond au premier catalogue systématique d'une partie de la planète, à la première enquête statistique commandée par un État européen. Avec toujours cette distinction majeure dans l'esprit des Ibériques, et tout particulièrement des Castellans, entre ce qui est conquis et connu, et ce qui n'est pas encore connu (*terra nondum cognita*) et donc à prendre – distinction qui deviendra le leitmotiv de l'expansion européenne jusqu'au XIX^e siècle¹⁷.

La géographie est donc pratiquée avant tout comme un instrument de gouvernement, et même d'anticipation politique. Dans sa *Géographie et description universelle* (1574), López de Velasco intègre le Brésil dans la description des Indes de Castille, tout en reconnaissant que cette terre est portugaise, mais le conseil des Indes fait barrer cette mention. De la même façon, la côte de la Chine est annexée à la démarcation castillane¹⁸. « La Chine, écrit López de Velasco, appartient à la démarcation des rois de Castille même si jusqu'ici nul ne l'a découverte ou n'en a pris possession

16 On se reportera à la traduction en anglais d'Armando Cortesão (éd.), *The Suma Oriental of Tomé Pires and the Book of Francisco Rodrigues*, [1978], New Delhi/Madras, Asia Educational Services, 1990.

17 Peter Sloterdijk, *Le Palais de cristal. À l'intérieur du capitalisme planétaire* [2005], trad. fr., Paris, Maren Sell, 2006.

18 « *Aunque la provincia y tierra del Brasil es de los Reyes de Portugal* » (Juan López de Velasco, *Geografía y descripción universal de las Indias*, op. cit., p. 286).

au nom des rois de Castille¹⁹ ». Peu après, un Napolitain au service de Philippe II, Giovanni Battista Gesio, renchérit en élargissant encore l'Atlantique et en rétrécissant le Pacifique pour complaire à Madrid. Les experts de la Castille sont accoutumés à déplacer l'hémisphère espagnol aux dépens des Portugais en manipulant les chiffres sur une échelle planétaire. Leurs rivaux portugais en font autant.

L'inventaire des sociétés, de la faune et de la flore extra-européennes fait partie de ces entreprises. En 1569, le dominicain portugais Gaspar da Cruz publie son traité sur « les choses de la Chine », une première dans l'édition européenne. Un an plus tard s'achève la grande enquête du franciscain Bernardino de Sahagún, qui aboutit à la rédaction de l'*Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne* (1570). Celle-ci trouvera son pendant au début du XVII^e siècle dans l'œuvre accomplie par un autre franciscain, portugais cette fois, Frey Cristovão de Lisboa, autour d'une histoire naturelle et morale de l'Amazonie, dont les illustrations sont d'une qualité exceptionnelle pour l'époque²⁰.

CONSCIENCE-MONDE : CONSCIENCE IMPÉRIALE OU CONSCIENCE CRITIQUE ?

Les Ibériques se sont retrouvés face à la plupart des grandes civilisations du globe et à des myriades de populations que l'on a longtemps qualifiées de primitives²¹. La simultanéité des contacts et des intrusions me paraît être ici une donnée essentielle : la découverte de Mexico-Tenochtitlan et sa description par Hernán Cortés est contemporaine de la visite que rend le Portugais Domingo Paes à Hampi, capitale du royaume de Vijayanagar où règne Krishna Deva Raya comme Moctezuma règne

19 *Ibid.*, p. 300 ; Serge Gruzinski, *L'Aigle et le Dragon*, *op. cit.*, p. 366. Juan Bautista Gesio critiquera les cartes de López de Velasco afin d'annuler les prétentions portugaises sur le Brésil, de libérer la Castille de ses engagements sur les Moluques et d'ouvrir la Chine, le Japon et les Philippines à la colonisation. Dans la *Geografía*, Velasco calcule la position du Brésil à partir de Mexico, et non pas de Lisbonne.

20 Cristovão de Lisboa, *História dos animaes e arvores do Maranhão*, éd. Jaime Walter, Lisboa, Comissão Nacional para as Comemorações dos Descobrimentos Portugueses, 2000.

21 Serge Gruzinski, *L'Aigle et le Dragon*, *op. cit.*, p. 203.

à Mexico. Les Ibériques sont les seuls Européens à s'offrir les fastes de la civilisation aztèque et les splendeurs de la civilisation hindoue. La même simultanéité préside à la rencontre du Portugais Tomé Pires avec l'empereur Ming Zhengde et à celle de Moctezuma avec Hernán Cortés²².

Le parallélisme et l'accélération de ces prises de contacts – qui démultiplient l'autre et les face-à-face – orientent le rapport des Ibériques à la planète. Ce rapport se construit sur l'accroissement sans précédent des connaissances géographiques, scientifiques et « ethnographiques », sur la remise en cause des certitudes héritées de l'Antiquité et du Moyen Âge, avec l'ouverture en continu de nouvelles voies de circulation et d'échange. Les perspectives planétaires offertes aux marchands comme aux missionnaires modèlent cette relation au monde, qui suppose toujours une énorme prise de risques. C'est pourquoi, comme Carl Schmitt l'a souligné, l'expansion ibérique modifie l'interprétation juridico-politique du rapport entre espace et politique. Et ce sont les théologiens qui, dans les mondes ibériques, réfléchissent aux implications de la mise en place d'un ordre spatial global²³.

On peut donc s'interroger sur l'émergence d'une conscience-monde en insistant sur le rôle de la théologie politique et des horizons/aspirations universalistes dont elle est porteuse alors qu'à la même époque, dans le reste de l'Europe, les théoriciens du pouvoir temporel raisonnent sur des espaces limités et circonscrits où s'exercent le pouvoir politique et la souveraineté. D'où la place majeure de l'université et de dominicains comme Francisco de Vitoria et Bartolomé de Las Casas ou de jésuites comme José de Acosta et Antonio Vieira.

« Conscience-monde » : la formule peut sembler excessive. Elle désigne l'effort pour construire une image cohérente du globe qui tienne compte de la dilatation des horizons européens et qui fasse sens. Les Ibériques doivent apprendre à se positionner et à orienter leur action face aux dimensions changeantes du monde. On construit des objets nouveaux toujours inscrits dans notre horizon contemporain – le Mexique du franciscain Bernardino de Sahagún, la Chine du dominicain Gaspar

²² *Ibid.*

²³ Carl Schmitt, *Le Nomos de la Terre*, trad. fr., Paris, PUF, 2001.

da Cruz, les Indes occidentales de José de Acosta – et on les situe par rapport au monde connu des Européens. Ces opérations de construction soumettent invariablement les autres parties du globe aux catégories de la cosmographie, de la chorographie et de l'histoire élaborées dans le Vieux Monde. Elles contribuent également à définir l'identité des visiteurs ibériques en ratifiant leur supériorité (face aux Américains) ou leur position de faiblesse et d'insécurité (face aux Chinois).

Quelle conscience les Ibériques et leurs hôtes respectifs prenaient-ils de la dilatation de leur présence à l'échelle du globe ? Quel regard et, éventuellement, quel regard critique étaient-ils à même de porter sur les rapports qui se créaient avec d'autres régions du monde ? La prise de conscience est progressive et cumulative. L'irruption des Portugais dans l'Inde d'Alexandre le Grand, la découverte par Cortés d'une civilisation sur l'*altiplano* mexicain, la traversée du Pacifique et le retour par l'océan Indien des survivants de l'entreprise de Magellan posent les jalons majeurs d'une perception de la diversité et de la globalité du monde²⁴. On peut en repérer les traces dans les récits portugais sur l'Afrique (Gomes Eanes de Zurara en 1453), les lettres du Milanais Pierre Martyr d'Anghiera (*De Orbe Novo*) et celles de Hernán Cortés, les écrits d'Antonio Pigafetta, le *De Moluccis Insulis* de Maximilien Transylvain (1523), consacrés au premier tour du monde, ou encore la *Somme orientale* de Tomé Pires.

Ces pionniers européens sont relayés par des observateurs postés en différents carrefours du globe : les Caraïbes et l'île de Santo Domingo pour le chroniqueur Gonzalo Fernández de Oviedo et le dominicain Las Casas ; Lima pour le jésuite José de Acosta ; Goa pour Diogo do Couto ; le Cap-Vert avec André Donelha ; Salvador de Bahia pour le jeune jésuite Antonio Vieira ; l'Amazonie pour Estácio da Silveira, etc.

Au sein de cette conscience-monde, l'exaltation de la Monarchie catholique, ou du rôle providentiel du peuple portugais, joue toujours

24 Voir les deux essais majeurs de Giuseppe Marocci, *L'invenzione di un impero. Politica e cultura nel mondo portoghese (1450-1600)*, Roma, Carocci, 2011, et *A consciência de um império. Portugal e o seu mundo (sécs. xv-xvii)*, Coimbra, Imprensa da Universidade de Coimbra, 2012.

un rôle majeur. Avec parfois une dimension critique qui peut atteindre le radicalisme d'un Bartolomé de Las Casas. Le dominicain définit ce que doivent être les relations de l'Espagne de Charles Quint et de la chrétienté avec les habitants des Indes : il pense le monde amérindien dans sa totalité et, surtout, il fait du thème de la destruction – un classique, sinon une obsession sur la péninsule Ibérique – le leitmotiv de sa représentation de l'Amérique et du monde. Les Castillans détruisent les Indes et en retour la destruction risque de s'abattre sur la Castille. Il faut donc à tout prix éviter « la perte absolue de tant de gens et le dépeuplement de terres si étendues [...]. Il faut empêcher les fléaux que Dieu inflige et infligera à cause d'eux à toute l'Espagne²⁵ ».

20

Un autre continent, l'Afrique, n'est pas oublié. Au début du premier livre de son *Historia de las Indias*, le dominicain dénonce avec la même virulence la conquête et la mise en esclavage de cette partie du monde.

On retrouve un siècle plus tard, cette fois du côté portugais, à Bahia et en Amazonie, en la personne du jésuite António Vieira, une voix aussi percutante. Les fameux sermons de Vieira contiennent un double plaidoyer en faveur des Indiens et des Noirs. En 1633, Vieira prêche dans un moulin à sucre de la région de Bahia et s'adresse aux esclaves africains avec des formules et des images saisissantes : « Alors que les autres naissent pour vivre, ceux-ci naissent pour servir [...] ; un navire arrive d'Angola et pond le même jour cinq cents, six cents et peut-être mille esclaves²⁶ ». Non seulement Vieira se forge une idée globale de la *conquista*, mais il met en parallèle le mouvement de découverte du monde enclenché par les Portugais et l'envolée des savoirs provoquée par le dévoilement des secrets du monde : « Les Portugais sont allés avec l'épée là où l'intelligence de saint Augustin n'a pas su arriver ». Mais Vieira, sans conteste la figure majeure du XVII^e siècle portugais, n'est pas Las Casas. Il ne jette pas l'opprobre sur le Portugal, il préfère au contraire projeter son peuple dans le futur radieux du Cinquième Empire.

25 « La total pérdida de tantas gentes y despoblación de tan luengas terras [...] impedir los azotes que Dios da e há de dar por ellos a toda España » (Bartolomé de Las Casas, *Tratados*, Mexico, FCE, 1997, vol. 1, p. 457-458 : « *Tratado tercero. Disputa o controversia* »).

26 António Vieira, *Essencial*, São Paulo, Companhia das Letras/Penguin, 2011.

Il faudrait aussi évoquer d'autres voix, comme celle du chroniqueur Diogo do Couto que l'on entend à Goa, capitale de l'Inde portugaise, lorsqu'il s'en prend à la machine coloniale portugaise dans son ensemble. Le *Soldado pratico – Le Soldat expérimenté* – constitue l'un des textes majeurs pour comprendre les rapports du Portugal à l'Inde portugaise et les failles de la présence coloniale en Asie. Ce n'est plus la voix de l'Église, mais celle des Portugais laissés pour compte de la colonisation²⁷.

On trouve encore d'autres témoins de la dilatation des espaces connus des Européens et de cette mondialisation embryonnaire dans les rangs des lettrés indigènes et métis du Nouveau Monde, qui font eux aussi partie des mondes ibériques : chez le Chalca Chimalpahin qui, au début du XVII^e siècle, situe son Mexique, la Nouvelle-Espagne, par rapport aux autres continents, et prend la plume pour réagir aux nouvelles de la France ou du Japon ; ou encore chez le péruvien Guaman Poma de Ayala, qui puise dans *Le Livre des coutumes de tous les gens du monde et des Indes* de Johan Boemus de quoi situer le Tawantisuyu sur la planète. Guaman Poma compare les Indiens des Andes à ceux de Mexico et aux « Indiens de l'empereur de Chine²⁸ ». À ses yeux, les Noirs de Guinée et les Andins ont les mêmes droits sur les terres qu'ils habitent²⁹. Il n'oublie pas l'Afrique tandis que dans son *Bref traité des fleuves de la Guinée du Cap Vert*, Alvares de Almada, un mulâtre trafiquant d'esclaves et chevalier du Christ, se révèle pleinement conscient de l'inclusion de l'Afrique portugaise dans les réseaux atlantiques.

Enfin, on ne peut plus aujourd'hui s'interroger sur les rapports de la péninsule Ibérique au reste du monde sans donner la parole aux autres, pas seulement, *political correctness* oblige, aux représentants des sociétés colonisées, mais aussi aux témoins extérieurs : le grand livre de George Elison, *Deus Destroyed: The Image of Christianity in Early Modern Japan*, reste incontournable³⁰, auquel j'ajouterai l'extraordinaire vision offerte

27 Diogo do Couto, *O soldado pratico*, éd. Reis Brasil, Lisboa, Publicações Europa-América, 1988.

28 Serge Gruzinski, *Les Quatre Parties du monde*, op. cit., p. 234.

29 *Ibid.*, p. 239.

30 George Elison, *Deus Destroyed: The Image of Christianity in Early Modern Japan*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1988.

par une chronique anonyme d'Istanbul, le *Tarih-i Hind-i garbi*³¹, qui décrit par le menu la découverte, la conquête et la colonisation des Indes de Castille et propose les moyens de remédier à cette monstruosité qu'est aux yeux d'un croyant musulman la christianisation des Indiens³². Comment aujourd'hui, dans notre pays et dans nos collèges, ignorer un point de vue musulman sur la conquête espagnole et portugaise de l'Amérique ? La mappemonde de l'amiral ottoman Piri Reis est non seulement le témoin d'une carte perdue de Christophe Colomb, mais aussi la première carte de la côte brésilienne à indiquer Cabo Frio et Rio de Janeiro.

MONDES MÊLÉS ET NAISSANCE D'UNE SPHÈRE GLOBALE

Le temps manque pour évoquer d'autres questions suggérées par l'expansion ibérique. Celle-ci est davantage qu'une entreprise de conquête, de colonisation et de christianisation. Elle s'emploie à transformer les sociétés conquises en les occidentalisant, nous tendant ainsi un miroir de la modernité européenne en gestation. À l'occidentalisation, les sociétés soumises réagissent en produisant des métissages qui sont bien autre chose que des phénomènes culturels. Je n'y reviendrai pas. Surtout, n'oublions pas que la légende noire a expulsé l'histoire ibérique de la mémoire européenne au nom de l'extermination des populations indigènes, mais aussi par mépris des sociétés métisses, donc impures, qu'Espagnols et Portugais avaient laissées sur leur passage. De grands historiens anglo-saxons ont été jusqu'à mettre au compte des métissages, et donc de la dégénérescence et de l'impureté raciale, le déclin de l'empire portugais³³.

31 Accessible dans la traduction de Thomas Goodrich, *The Ottoman Turks and the New World: A Study of Tarih-i Hind-i Garbi and Sixteenth-Century Ottoman Americana*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1990.

32 Serge Gruzinski, *Quelle heure est-il là-bas ? Amérique et islam à l'orée des Temps modernes*, Paris, Éditions du Seuil, 2008.

33 « *Perhaps today, ironically, it is the Portuguese, with their messy, hybrid histories of commercial, cultural and sexual exchanges with different cultures, who have come to more adequately define the ethos of the early modern world* » (Jerry Brotton, *Trading Territories, op. cit.*, p. 47-48).

Entre le reste du monde et la péninsule Ibérique se développent des espaces intermédiaires qui ne sont périphériques que vus d'Europe. Ces espaces mobiles, médians, échappent en partie au contrôle des Couronnes et de l'Église de Rome. Dotés d'une relative marge de manœuvre, ils précèdent donc l'apparition de la sphère publique dont Jürgen Habermas fait remonter l'émergence au XVII^e et plus encore au XVIII^e siècle européens³⁴.

Ces espaces de sociabilité se multiplient tout au long du XVI^e siècle. Ils regroupent pêle-mêle des marchands, des missionnaires, des militaires originaires de la péninsule Ibérique, avec des mandarins chinois, des nobles japonais, mexicains, péruviens, des marchands gujarati et malais, des trafiquants d'esclaves et des princes africains, auxquels s'ajoutent tous les rejetons métis nés de ces rencontres et tous les intermédiaires et passeurs qui prolifèrent dans ces marges. S'improvisent alors des communautés d'intérêts qui ne s'alignent pas forcément sur les politiques de Lisbonne ou de Madrid, dont voici deux exemples. Au début du XVII^e siècle, des contacts diplomatiques se nouent entre le shogun et des créoles de Mexico afin de développer les échanges transpacifiques, comme en témoigne la rencontre de Rodrigo de Vivero avec Hidetada Tokugawa³⁵. Dans les années 1640, les grandes familles de Rio (Salvador Correa de Sa) traversent l'espace de l'Atlantique sud et font, loin du regard de Lisbonne, la reconquête de l'Angola tombé aux mains des Hollandais³⁶.

Des îles, des marchés, des ports, des navires, mais aussi des couvents de réguliers et des collèges jésuites, des hôpitaux, des jardins botaniques accueillent ces réseaux proliférants et cette sociabilité nouvelle bricolée, développée autour d'intérêts partagés, de savoirs nouveaux et de pratiques communes dans le cadre de « *troublingly unfamiliar encounters*³⁷ ».

34 Jürgen Habermas, *L'Espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise* [1962], trad. fr., Paris, Payot, 1978.

35 Rodrigo de Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne et des Indes*, éd. Juliette Montbeig, Paris, SEVPEN, 1972.

36 Charles Ralph Boxer, *Salvador de Sá and the Struggle for Brazil and Angola, 1602-1686*, [1952], Westport (Conn.), Greenwood Press, 1975.

37 Jerry Brotton, *Trading Territories*, *op. cit.*, p. 82.

Initiatives diplomatiques et économiques, productions littéraires et scientifiques (Garcia da Orta à Goa), échanges continus d'informations et de techniques, nouvelles formes de solidarité et de coopération prêtent à cette sphère nouvelle qui s'ébauche sur une partie de la planète une importance et une autonomie que l'on ne devrait pas négliger. Les pilotes musulmans sur les vaisseaux portugais, les truchements qui accompagnent partout les Ibériques ne sont qu'une composante de cette sphère pragmatique qui s'organise au contact de la présence ibérique en Afrique, en Amérique et en Asie. Manille devient ici, au même titre que Macao, un port où des Européens s'initient au monde chinois et où des Chinois se familiarisent avec les sociétés et les pratiques ibériques.

24

Ces échanges sont le plus souvent occultés ou gommés. Les fameuses cartes de Cantino et de Caverio sont pourtant impensables sans ces échanges incessants, sans les emprunts à des savoirs locaux et musulmans, notamment en ce qui concerne le calcul des latitudes et les descriptions territoriales³⁸.

L'auteur de *Peregrinação*, le portugais Fernão Mendes Pinto, reste le témoin irremplaçable de la pénétration de Lisbonne en zone chinoise et japonaise³⁹. Si les données historiques qu'il transmet sont souvent confuses ou manipulées, ses descriptions nous sont précieuses car elles demeurent sans équivalent. En effet, Mendes Minto décrit les mécanismes clandestins qui dans les années 1540 organisent la collaboration des marins de Lisbonne avec leurs divers partenaires asiatiques. L'île de Liampo, au large de la ville chinoise de Ningbo, au sud-est de la région de Shanghai, offre une image vivante de cette sphère embryonnaire, où l'on oublie le choc des civilisations au profit des affaires, où les obstacles linguistiques, culturels, religieux sont tous escamotés en faveur d'une convivialité unanimement vouée à la recherche du profit. La rade discrète de Liampo accueille contrebandiers chinois, gens de Patane, de Malacca, pirates japonais et évidemment aventuriers portugais. Mais autant que cet îlot chinois, les navires de la mer de Chine constituent

38 *Ibid.*, p. 82.

39 Fernão Mendes Pinto, *The Travels of Mendes Pinto* [1614], éd. Rebecca D. Catz, Chicago, The University of Chicago Press, 1989.

des microcosmes où coexistent diverses religions, où l'on parle plusieurs langues et où l'on jongle avec les techniques de navigation, où l'on se partage les butins.

Pour conclure, je dirai un mot d'une expérience menée au sein d'une classe de seconde, au sein du lycée Jean Rostand, à Roubaix, la ville la plus pauvre de France, par un de nos collègues. Le programme de classe de seconde proposait de choisir entre la Chine et le Mexique. Leur professeur d'histoire, Laurent Guitton, a jugé que l'ouvrage que nous avons consacré aux deux entreprises de Cortés et de Pires qui confrontèrent les Ibériques avec deux civilisations majeures du globe, la Chine et la Mésoamérique, pouvait susciter l'intérêt, la curiosité, voire une appropriation de la part d'une population scolaire particulièrement défavorisée, en majorité fils et filles de l'immigration. Ramener la scène historique du XVI^e siècle à ce quadruple affrontement est certainement une simplification abusive du passé, nul ne le contestera. Mais cela a été aussi le moyen de familiariser un public de collégiens avec un moment historique déterminant pour le cours de l'histoire moderne, tous continents confondus⁴⁰. Puis, en mai 2013, les collégiens ont porté sur la scène du théâtre Pierre de Roubaix l'affrontement des Espagnols avec les Aztèques et celui des Chinois avec les Portugais, après avoir réfléchi une année durant sur les mérites comparés de deux entreprises de colonisation, le choc des cultures et les images d'un autre qui se révèle être duel. Cette expérience roubaisienne m'a confirmé que la riche période que couvre la question proposée au concours est fertile en débats et en matériaux de ce type, et je me réjouis qu'un grand concours de recrutement lui concède enfin l'importance qu'elle mérite.

40 Et ce fut aussi l'occasion de rompre avec les dualismes et les clichés qui encombrant la maigre mémoire que nous avons de cette période.

PREMIÈRE PARTIE

**Conquête et gestion
de nouveaux espaces**

ESPAGNOLS ET INDIENS EN NOUVELLE-ESPAGNE
(ANNÉES 1520-ANNÉES 1640)

Nadine Béliand

Université Lumière-Lyon 2 / Larhra (UMR 5190)

On a assez peu étudié les relations complexes entre Indiens et Espagnols dans les mondes ruraux au cours du long siècle qui a suivi la conquête du Mexique, jusqu'à la consolidation du régime colonial. Cela tient essentiellement au caractère éclaté de la documentation historique, à la difficulté pour les historiens de multiplier les approches qu'impose le passage de la documentation indigène à celle que produisent les hispano-créoles, et vice-versa, et surtout au fait que les études sur les mondes indigènes ont adopté le point de vue de leurs acteurs, en mettant l'accent sur les transformations, adaptations, réponses et luttes engendrées par les nouveaux cadres institutionnels et politiques. L'historiographie a donc eu tendance à séparer l'histoire des maisons seigneuriales, des caciquats et républiques indiennes, la perte progressive de la propriété des *pueblos*, de celle de la formation de l'hacienda, des grands domaines et de l'histoire économique globale. Ajoutons que la tâche n'est pas aisée ; les synthèses sont rares, car la plupart des recherches sur les seigneuries indigènes et leur devenir aux lendemains de la conquête se sont concentrées sur des groupes de même appartenance ethnique, qui partageaient des destins communs¹.

1 Charles Gibson, *Los aztecas bajo el dominio español 1519-1820* [1964], trad. esp., México, Siglo XXI, 1967 ; William B. Taylor, *Landlord and Peasant in Colonial Oaxaca*, Stanford, Stanford University Press, 1972 ; Mercedes Olivera, *Pillís y macehuales. Las formaciones sociales y los modos de producción de Tecali del siglo XII al siglo XVI*, México, Centro de Investigaciones Superiores del INAH, 1978 ;

Le terrain le plus fécond pour envisager une histoire des interactions entre Indiens et Espagnols est celui de l'incorporation des territoires à la Monarchie catholique et des modalités de gouvernement, radicalement transformées suite à l'introduction des principales institutions d'origine hispanique, qui favorisent le développement de deux mondes qui se retrouvent face à face : les *pueblos de indios* et les propriétés rurales hispano-créoles et, dans leur voisinage, les *villas* et *ciudades* créées pour les Espagnols².

Dans le domaine de la recherche sur les seigneuries indigènes et leur évolution après 1521, il faut tout d'abord citer le livre de Charles Gibson, somme monumentale consacrée à la possession foncière dans la vallée de Mexico sur les trois siècles de la colonisation, et dont le thème majeur est l'impact du régime colonial sur les structures institutionnelles – gouvernement et territoire – et le profil central de la république indigène (*pueblo de indios*) qui se substitue à la seigneurie indigène (*altepetl*) et devient la base de l'organisation politique des sociétés indiennes à partir de l'administration du vice-roi Antonio de Mendoza (1535-1549)³. Gibson a analysé deux phénomènes essentiels que d'autres auteurs ont repris par la suite : la perte des prérogatives et privilèges de la noblesse indigène, et les conséquences de la rupture qu'a impliqué le passage du gouvernement du seigneur naturel héréditaire à celui de gouverneur indigène élu par les membres de la noblesse et les tributaires, placé à la

Hildeberto Martínez, *Tepeaca en el siglo xvi. Tenencia de la tierra y organización de un señorío*, México, Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología Social, 1984; Nancy M. Farriss, *Maya Society under Colonial Rule: The Collective Enterprise of Survival*, Princeton, Princeton University Press, 1984; Bernardo García Martínez, *Los pueblos de la Sierra. El poder y el espacio entre los indios del Norte de Puebla hasta 1700*, México, El Colegio de México, 1987; Margarita Menegus Bornemann, *Del Señorío a la República de indios. El caso de Toluca 1500-1600*, Madrid, Publicaciones del Ministerio de Agricultura, Pesca y Alimentación, 1991; Sergio Quezada, *Pueblos y caciques yucatecos 1500-1800*, México, El Colegio de México, 1993; Thomas Calvo, *Vencer la derrota. Vivir en la Sierra Zapoteca de México (1674-1707)*, Zamora/Michoacán/México, El Colegio de Michoacán, Centro de Estudios Mexicanos y Centroamericanos, 2010.

2 La *villa* est plutôt un gros bourg, alors que la *ciudad* regroupe une population plus importante et est dotée de privilèges, dont les armoiries.
3 Charles Gibson, *Los aztecas bajo el dominio español 1519-1820*, *op. cit.*

tête du gouvernement municipal (*cabildo*). Le constat du déclin rapide des caciquats a été nuancé dans des travaux postérieurs ; comme l'ont montré William B. Taylor et John K. Chance pour la région d'Oaxaca, le régime colonial a eu des incidences moindres dans certaines seigneuries où la nature pacifique de la conquête, la faible emprise de l'*encomienda* et le besoin de la Couronne d'utiliser les seigneurs mixtèques et zapotèques comme collecteurs de tributs, ont contribué à maintenir les seigneurs à la tête des municipalités indigènes⁴.

De ces bouleversements successifs, il ressort une première périodisation. Entre 1519 et 1540, les conditions de l'incorporation se mettent en place autour de deux prérogatives : réduire le pouvoir des seigneurs naturels et faciliter l'administration des populations indigènes. Entre 1540 et 1590, le gouvernement des républiques indigènes est consolidé autour d'un gouverneur et de son conseil municipal ; les chefs-lieux politiques sont choisis pour réduire les populations (*congregaciones*) et deviennent ainsi des *cabeceras de doctrina* (paroisses). Le droit castillan s'applique à tout type de propriété rurale dès 1567, et bien que la législation des Indes mette au point une série de mesures visant à favoriser la protection des communautés indiennes, elle ne peut freiner l'expansion des *estancias*, terres consacrées à l'élevage, et l'évincement des possesseurs indigènes, fragilisés par la catastrophe démographique. La troisième période, des années 1590 aux années 1640, est caractérisée par un second mouvement de réduction des populations, de 1595 à 1605, puis par le recours systématique aux juges de la cour supérieure de justice (*Audiencia*) pour protéger les territoires des *pueblos de indios* ; une avalanche de plaintes rédigées par les républiques indiennes ont pour objectif l'obtention de la pleine propriété que le roi, moyennant quelques arrangements financiers, était disposé à accorder aux *hacendados*.

4 William B. Taylor, « Cacicazgos coloniales en el Valle de Oaxaca », *Historia Mexicana*, vol. 20, n° 1, 1970, p. 1-41 ; John K. Chance, *Race and Class in Colonial Oaxaca*, Stanford, Stanford University Press, 1978. La « décadence », est plus tardive ; elle date du XVIII^e siècle et est due à l'acculturation des élites indigènes, phénomène analysé par Rodolfo Pastor, *Campesinos y Reformas. La Mixteca 1700-1856*, México, El Colegio de México, 1987.

C'est un fait bien connu que dans un discours qu'il adressa à sa noblesse, Moctezuma aurait présenté Hernán Cortés comme le messager d'un roi dont l'ancêtre avait été chassé de l'Anahuac, la terre des Nahuas, et qui pour autant devait être tenu pour leur seigneur naturel⁵. Cet abandon « volontaire » de souveraineté a été considéré par la suite comme un acte formel de soumission, et il permit à Cortés d'argumenter que l'acquisition n'avait pas été faite par les armes mais par une « cession volontaire et pacifique⁶ ». Cortés avait obtenu ce qu'il souhaitait : le transfert de l'empire tributaire de Moctezuma à Charles Quint⁷. Les vassaux de Moctezuma devenaient ainsi les vassaux héréditaires de la Couronne de Castille. Or, et Cortés le savait fort bien, il y avait non pas un royaume à intégrer, mais une multitude de principautés, pour un total d'environ 1 500 seigneuries⁸. Plus qu'une conquête, la domination du Mexique se décline en des centaines de soumissions dont l'expression la plus aboutie est l'*encomienda*, seul moyen de conserver la terre ; pour que la *translatio imperii* devienne réelle, il fallait s'appuyer sur les seigneurs locaux ; pour minimiser leur pouvoir, il fallait gouverner et administrer, ce qui est davantage que représenter le roi. Au total, la *translatio imperii* ne pouvait se faire que dans la continuité et la négociation avec les élites indigènes, les *tlahtoque*, seigneurs héréditaires des *tlahtocayotl*. En effet, beaucoup d'États étaient demeurés en marge de cet empire tributaire : le Yucatan, la principauté de Tlaxcala, les seigneuries mixtèques, le Michoacán, et dans

5 *Carta Segunda enviada a su Sacra Majestad el emperador nuestro señor por el capitán general de la Nueva España, llamado Hernando Cortés* (30 octobre 1520), dans Hernán Cortés, *Cartas de Relación de la conquista de México*, México, Espasa-Calpe, 1989, p. 33-110, ici p. 66-67.

6 La chute de Tenochtitlan, un an et demi plus tard (13 août 1521) alors que Moctezuma n'est plus, n'était justifiée, selon Cortés, que pour rendre à l'empereur ce qui lui appartenait de plein droit.

7 Cela dit, il ne put jamais présenter aucun document en faisant foi : voir John H. Elliott, *Empires of the Atlantic World: Britain and Spain in America 1492-1830*, New Haven/London, Yale University Press, 2006, p. 5.

8 Bernardo García Martínez, « Nueva España en el siglo XVI: territorio sin integración, "reino" imaginario », dans Oscar Mazín et José Javier Ruiz Ibáñez (dir.), *Las Indias occidentales. Procesos de incorporación a las Monarquías Ibéricas*, México, El Colegio de México, 2012, p. 243-254.

les principautés indigènes comme dans les *encomiendas* ce qui prévalait était un critère d'association personnelle, sous la forme de tributs et services personnels, et non une association de type territorial. Le démantèlement de ces structures au bénéfice d'unités compactes, fidélisées à un monarque invisible et lointain, n'allait pas se faire aussi simplement.

L'empire aztèque consistait en une mosaïque de seigneuries tributaires intégrées à la Triple Alliance : Tenochtitlan, Tacuba et Texcoco. La formation d'une province tributaire, préalablement conquise, avait pour corollaire le partage des tributs entre les seigneurs de la Triple Alliance dont on confiait la collecte au seigneur naturel de la juridiction. Autrement dit, les conquêtes de la Triple Alliance n'avaient pas rompu les liens qui unissaient les seigneurs naturels à leurs sujets et Tenochtitlan avait seulement imposé un second flux tributaire qui se superposait au flux existant à l'échelle de la seigneurie. En revanche, quand le pouvoir seigneurial de la contrée conquise était vacant, les vainqueurs nommaient un gouverneur mexica, conservaient pour eux-mêmes des terres patrimoniales et désignaient des collecteurs de tributs issus de l'empire : les *calpixque*. Par exemple, dans la vallée de Toluca, le seigneur matlatzinca ayant pris la fuite au moment de la conquête aztèque, les seigneurs de la Triple Alliance s'adjudgèrent les terres patrimoniales de Chimaltecuhtli, seigneur naturel des Matlatzinca, nommèrent un gouverneur et deux *calpixque*. Enfin, dans les zones frontalières avec ses ennemis, notamment les Tarasques, Moctezuma maintenait des garnisons, comme celle d'Oztuma.

Pour la Monarchie catholique, l'enjeu était d'une autre nature ; il lui fallait légitimer le transfert du pouvoir politique des seigneurs au bénéfice de la Couronne, indépendamment de la situation antérieure. Elle ne pouvait toutefois atteindre ses objectifs qu'en respectant les privilèges des seigneurs naturels et de la noblesse, ce qui n'était pas sans poser de nombreux problèmes dans les provinces tributaires dépourvues d'« autorités naturelles » et gouvernées par des représentants du *tlatoani* de Tenochtitlan⁹. Pour réaliser ce transfert, encore fallait-il

9 Cortés a résolu en grande partie cette question en soustrayant aux seigneurs de la Triple Alliance les terres et les tributs obtenus dans les régions récemment conquises (entre 1470 et 1502).

pouvoir se concerter avec les seigneurs. Ainsi, sous le régime colonial, les « seigneurs naturels », désignés comme caciques, ne versent pas le tribut à la Couronne, ou aux *encomenderos*, et ne prêtent pas de service personnel ; les seigneurs de Tlaxcala disposent de privilèges spécifiques comme alliés des Espagnols. Mais ces accords tacites sont toujours fragiles ; les ambassades envoyées à Madrid ont pour objectif de resserrer le pacte ; ainsi en est-il des délégations de princes tlaxcaltèques qui eurent une entrevue avec l'empereur Charles Quint en 1527, puis en 1540, ou encore de don Pedro, fils de Moctezuma, qui fit le voyage jusqu'en Espagne en 1532-1533¹⁰. En outre, le Conseil des Indes ne disposait probablement pas de toutes les informations nécessaires sur les noblesses indigènes ; l'activité la plus importante des *Audiencias* a longtemps été de régler des contentieux entre les noblesses et les Péninsulaires, et peu de dossiers requéraient l'arbitrage du roi, à l'exception de ceux qui concernaient les noblesses ou bien des particuliers, dans des moments spécifiques de conflit avec la Couronne¹¹. Dans les systèmes seigneuriaux antérieurs à la conquête, il existe une hiérarchie sociale : tout d'abord les *tlabtoque*, seigneurs suprêmes, puis les *teules*, placés au service des premiers ; les *calpulleque*, chefs des différents *calpulli* qui forment une seigneurie¹², et enfin les *pipiltzin*, fils des *tlabtoque*. La couche

10 Andrea Martínez Baracs et Carlos Sempat Assadourian (dir.), *Tlaxcala, textos de su historia. Siglo XVI*, Tlaxcala/México, Gobierno del Estado de Tlaxcala/Consejo Nacional para la Cultura y las Artes, 1991, vol. 6 ; Jovita R. Baber, *The Construction of Empire: Politics, Law and Community in Tlaxcala. New Spain, 1521-1640*, Chicago, University of Chicago Press, 2005.

11 Après la conjuration de Martín Cortés et la confiscation des biens de son marquisat de la Vallée de Oaxaca, les Indiens de San Mateo Atenco constituèrent un dossier contre lui pour récupérer leur statut de *pueblo* : voir Nadine Béliand, *Entre lagunas y volcanes. Una historia del Valle de Toluca (fines del siglo XV-fines del siglo XVIII)*, México, El Colegio de Michoacán y Centro de Estudios Mexicanos y Centroamericanos, à paraître, chap. 9.

12 La seigneurie indigène est composée de plusieurs *calpulli*, des groupes familiaux gouvernés par les *calpulleque*, qui versent un tribut à leur seigneur naturel (*tlatoani*). Les *calpullalli*, terres du *calpulli*, étaient mises en valeur par chaque famille du *calpulli* ; celles qui n'étaient pas cultivées étaient redistribuées par les *calpulleque* ; elles permettaient de nourrir la population non paysanne comme les artisans et les commerçants. Les Espagnols les ont désignées sous l'expression « terres de répartition » (*tierras de repartimiento*).

intermédiaire de la société comporte les paysans du *calpulli* (*macehuales*), des artisans et des commerçants. La couche inférieure regroupe les *mayeque* (*terrazgueros*), qui cultivent les terres patrimoniales de leurs seigneurs, et les esclaves. Dans le régime colonial, les *tlahtoque* ont été progressivement remplacés par des gouverneurs indigènes¹³, les *teules*, reconnus par la Couronne, devinrent des fonctionnaires indigènes au sein des *repúblicas de indios*. Les *calpulleque* ont subsisté, mais sous la houlette d'une autorité espagnole; enfin les *mayeque* ont été fondus dans la catégorie des tributaires (*macehuales*).

Avant l'arrivée du premier vice-roi de Nouvelle-Espagne, Antonio de Mendoza, en 1535, une bonne partie du territoire est déjà répartie. En outre, Cortés a fragmenté les terres patrimoniales de Moctezuma en plusieurs *encomiendas* pour récompenser les faits d'armes des conquistadors. Malgré tout, le gouvernement indigène est encore largement détenu par les seigneurs naturels, surtout dans les *altepeme* de taille moyenne. La législation des Indes développa une politique d'incorporation des seigneuries. À travers le « pacte » conclu entre Charles V et ses vassaux des Indes, dont le modèle est celui de la grâce royale en échange de la fidélité et de l'obéissance des sujets, la Couronne de Castille s'attribua la possession de tous les territoires, tout en reconnaissant la légitimité des formes de possession, collectives et patrimoniales, antérieures à la conquête. Ainsi, la Couronne se réserva le domaine éminent (*realengo*) de toutes les terres et laissa les Indiens libres de « profiter de leurs terrains¹⁴ ». Les *pueblos de indios* entrèrent dans la catégorie d'usufruitiers du *realengo*, c'est-à-dire que les droits coutumiers

13 Dans les trois *cabeceras* (chefs-lieux de seigneurie) de la Triple Alliance (Tenochtitlan, Tacuba et Texcoco), le titre de gouverneur a été concédé aux *tlahtoque* pendant une période de transition, puis on leur a retiré la charge de gouverneur. Les nouveaux élus appartenaient à la classe des *principales*; la plupart du temps, ce sont des personnages extérieurs, désignés par les vice-rois; par exemple, des *principales* (nobles) originaires de Xochimilco et Tlaxcala furent gouverneurs des *cabeceras* de la Triple Alliance. Voir Charles Gibson, *Los aztecas bajo el dominio español 1519-1820, op. cit.*, p. 174.

14 Manuel Fábila, *Cinco siglos de legislación agraria en México (1493-1940)*, México, Talleres de Industrial Gráfica, 1941, p. 26-27.

furent progressivement unifiés par le droit castillan. Ensuite, les tributs qui avaient échappé aux conquérants-colons de la première génération furent collectés pour le bénéfice de la Couronne par les officiers du roi, *corregidores* et *alcaldes mayores*, qui détenaient un pouvoir judiciaire dans des juridictions de taille variable¹⁵.

64

Comme tous les sujets du roi, les Indiens nobles pouvaient demander, pour eux-mêmes ou leurs communautés, des concessions (*mercedes*) de terres ; c'était dorénavant le roi, en tant que propriétaire éminent du sol, qui légalisait les possessions foncières des seigneurs et des républiques indigènes. Or, la noblesse héréditaire n'était plus la seule noblesse ; la Monarchie catholique avait créé une nouvelle « noblesse de privilèges », bien différente de la noblesse ancienne, pour sa part dotée de biens inaliénables agrégés à la seigneurie (*tlahtocayotl*) et de terres patrimoniales. Le Conseil des Indes octroya le titre de « cacique » aux Indiens qui avaient collaboré à la « conquête des infidèles ». Ainsi, dès les années 1530, les seigneurs otomis de Xilotepec, envoyés en région chichimèque en vue de pacifier la frontière, furent désignés comme « caciques » ou « capitaines ». Par exemple, Pedro de Granada obtint le titre de cacique et des armoiries. Parmi les biens de son *cacicazgo*, il cite le village de San Luis de la Paz, créé à la frontière chichimèque : en 1571, il fonda l'hacienda de Fixi, sur des terres obtenues par grâce royale et, en 1574, il possédait des terres d'élevage près du village d'Acambay ; vingt ans plus tard, on le retrouve possessionné dans la juridiction de Chapa de Mota. Des titres de capitaines furent également décernés aux seigneurs de la région de Oaxaca¹⁶. On l'aura compris, la titulature est purement honorifique ; le gouvernement, tout comme les services rendus et le flux tributaire, leur échappent ; ce sont des caciques qui n'ont pas la faculté de *caciquear*, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas la juridiction (*cacicazgo*) sur les Indiens d'une seigneurie déterminée. Ce phénomène n'est pas étonnant, car en Espagne existe une noblesse

15 De dix à quarante *pueblos de indios*.

16 Margarita Menegus Bornemann, « El *cacicazgo* en Nueva España », dans Margarita Menegus Bornemann et Rodolfo Aguirre Salvador (dir.), *El *cacicazgo* en Nueva España y Filipinas*, México, Universidad Nacional Autónoma de México, 2005, p. 13-69.

de sang ou de privilège, créée par le monarque pour services rendus ; la noblesse peut s'acquérir par les armes, par les lettres ou par les charges municipales. Ainsi, les seigneurs détiennent-ils souvent des droits anciens et des droits nouveaux. Parallèlement, entre 1537 et 1550, la plupart des seigneurs naturels voient leurs prérogatives réduites ; en effet, l'administration espagnole décide de transformer la charge héréditaire de *tlatoani* (seigneur suprême) en une charge élective : le *gobernador*. En introduisant la municipalité indigène (le *cabildo*), tous les Indiens, en théorie, pouvaient se porter candidats au poste de gouverneur, y compris les Indiens issus de la masse des tributaires (*macehuales*). L'analyse des *Ordenanzas para el buen gobierno* de Tepeaca par exemple (1550), a montré que les seigneurs de Tepeaca ont continué à dominer le *cabildo*, selon un système rotatif qui existait déjà, pour la simple raison que les terres du *calpulli* étaient leurs propres terres et que les « tributaires » étaient en réalité leurs serfs (*mayerque*)¹⁷.

C'est précisément dans les années 1550-1551, que les seigneurs qui « ont des Indiens en propre » sollicitent des audiences auprès des cours supérieures de justice (*Audiencias*) pour conserver le flux tributaire et les services personnels de « leurs sujets » dans le cadre du *cabildo*, qui est l'unité sociale qui organise la captation des tributs et de la force de travail que chaque seigneurie est obligée de remettre à la Couronne selon un calendrier fixe (*tasación*). Une cédula royale de décembre 1553 incite les auditeurs – magistrats d'une *Audiencia* – à répondre à un questionnaire sur les « seigneurs et caciques », « caciques et principales » afin de différencier les seigneurs qui avaient juridiction sur les tributaires et ceux qui en étaient dépourvus. Une autre nouveauté est introduite par Philippe II dans les années 1560 : la charge de *gobernador indígena* donne accès à la noblesse, selon le schéma ibérique de l'anoblissement par la charge municipale. Ainsi, la plupart des gouverneurs non issus des lignages seigneuriaux se voient octroyer également le titre de seigneur et deviennent *caciques gobernadores*. Les armes sont portées sur les vêtements, sculptées sur les objets personnels et les façades des maisons ; les Indiens sont autorisés à monter à cheval et à porter des armes.

17 Hildeberto Martínez, *Tepeaca en el siglo XVI*, op. cit.

Tous les seigneurs de la Triple Alliance constitutive de l'empire aztèque, qui avaient juridiction sur les Indiens, virent leur patrimoine décliner, en particulier les héritiers de Moctezuma¹⁸. Dans la seigneurie de Tecali, les droits des seigneurs furent moins restreints et se sont maintenus jusqu'au XVIII^e siècle¹⁹. À Cholula, ou Tepeaca, on remarque que les seigneurs naturels sont dépossédés de leurs terres patrimoniales dès les années 1565-1570²⁰. Dans la région d'Oaxaca en revanche, les possessions se sont maintenues grâce à des dotations foncières royales (*mercedes de tierras*) qui rendaient légitime la possession de territoires héréditaires²¹.

Même sous leur forme réduite, les maisons seigneuriales continuaient à posséder des serfs qui, à la différence des tributaires, n'avaient pas de terres en propre, mais travaillaient celles de leurs seigneurs. Les serfs échappaient à la juridiction de la Couronne espagnole; ils ne versaient pas de tribut à la Couronne ou aux encomenderos, et n'étaient pas non plus soumis au travail obligatoire (*repartimiento*). Aussi, soit de manière simultanée, soit juste après la création des républiques indigènes dotées de *cabildos*, dans les années 1540-1550, une seconde offensive fut menée à l'encontre du pouvoir seigneurial : la Couronne fit son possible pour soustraire aux seigneurs toute juridiction sur leurs serfs. Suite aux réformes réalisées par le visiteur général de Nouvelle-Espagne Jerónimo Valderrama (1563-1565), le servage fut aboli, notamment dans les régions de Oaxaca et Tehuantepec²². En d'autres termes, toute forme de juridiction seigneuriale indigène était vouée à disparaître. Toutefois, dans les régions où l'emprise de l'*encomienda* était faible, les caciques purent

18 En 1528, lors de son quatrième mariage (arrangé par Hernán Cortés) avec Pedro Gallego de Andrada, Isabel Moctezuma, fille aînée de l'empereur, n'a récupéré que les tributs de la seigneurie de Tacuba, avec ses douze villages sujets, qui lui furent concédés en *encomienda*.

19 John K. Chance, « La hacienda de los Santiago de Tecali, Puebla. Un cacicazgo nahua colonial 1520-1750 », *Historia Mexicana*, vol. 47, n° 4, 1998, p. 689-734.

20 Norma A. Castillo Palma et Francisco González Hermosillo-Adams, « Nobleza indígena y cacicazgos en Cholula, siglos XVI-XVIII », dans Margarita Menegus Bornemann et Rodolfo Aguirre Salvador (dir.), *El cacicazgo en Nueva España*, op. cit., p. 289-354; Hildeberto Martínez, *Tepeaca en el siglo XVI*, op. cit.; Margarita Menegus Bornemann, *Del Señorío a la República de indios*, op. cit.

21 William B. Taylor, « Cacicazgos coloniales en Oaxaca », art. cit.

22 Margarita Menegus Bornemann, « El cacicazgo en Nueva España », art. cit.

préserver leur seigneurie : gouvernement, tributs, services personnels et serfs. À Tepexí, la majorité des serfs dépendaient de maisons seigneuriales : en 1571, une *cacica* disposait de 1610 serfs ; à Huexotzingo, 48 % de la population était formée de serfs, 10 % étaient nobles et 42 % tributaires ; à Cuauhtinchan, 57 % d'Indiens n'avaient pas accès à la terre²³.

ENCOMIENDA, HACIENDA ET PROPRIÉTÉ INDIGÈNE

Les années 1550-1590

Dans les cinq décennies suivantes, les modifications s'accélérent. En premier lieu, la population indigène a perdu environ 70 % de ses effectifs en 1560²⁴. Les paysages ruraux sont totalement métamorphosés : l'intensification du réseau urbain, l'exploitation agricole et minière, l'ouverture de routes reliant les principaux centres de production et les ports aux villes de l'intérieur, la captation des lagunes, des fleuves et des zones boisées, ainsi que la déforestation, dévorent l'espace et structurent le territoire dont l'administration repose désormais sur trois nouveautés.

Tout d'abord, dès les années 1530, puis de manière systématique dans les deux décennies suivantes, l'encadrement des républiques indigènes est chapeauté par les *corregidores* et *alcaldes mayores* qui veillent au bon versement des tributs, surveillent les élections au sein des *cabildos* indigènes et exercent la justice en première instance. Parallèlement, le pouvoir des seigneurs est épaulé (ou fragilisé) par l'élection de quelques juges (*alcaldes*) indigènes dans les principaux chefs-lieux.

Ensuite, dans les années 1550-1560, le regroupement des populations dans de gros bourgs, créés *ex nihilo* ou bien issus de villages remaniés

23 *Ibid.*

24 Plusieurs épidémies ont marqué le premier ^{xvi} siècle : la variole (1520-1521) qui a éliminé entre le quart et la moitié de la population indienne estimée à 15 millions d'individus, 17,5 millions en incluant la Mésoméridie aride ; la rougeole, combinée à la variole (1531-1532), qui élimine environ un quart des survivants et enfin la « grande peste » : peste, typhus et rougeole, qui provoque un tiers de décès parmi les survivants. Entre 1550 et 1560, la population indienne stagne à son seuil le plus bas et les naissances compensent à peine les surmortalités d'origine épidémique : peste ou typhus (1559), *cocoliztli*, « grande peste » (1576-1581), rougeole, typhus, oreillons (1595-1597). Vers 1600, la population indienne est d'environ 1,2 million d'habitants.

selon la *traza* urbaine qui suit un plan rectiligne en forme de damier, a pour objectif d'accélérer le processus d'évangélisation. Les réductions (*congregaciones*) deviennent donc les *cabeceras de doctrina*, en même temps que les chefs-lieux où siègent les *cabildos* récemment créés. Autrement dit, les républiques indigènes sont à la fois des entités territorialisées et gouvernées par un conseil municipal et des *cabeceras de doctrina* (paroisses). L'unification des statuts indigènes dans la catégorie de tributaires (*macehuales*) met un terme au binôme seigneurs naturels-serfs (*terrazgueros*), ce qui implique une distribution plus égalitaire des terres à cultiver, tout comme la disparition progressive de la hiérarchie au sein de la noblesse indigène²⁵. Suite aux épidémies de *cocoloztli* de 1547-1548, les *encomenderos* et, dans une moindre mesure, d'autres individus – juges, avocats, colons, membres de l'Audience, parfois le vice-roi lui-même – sollicitent, par le biais de grâces royales (*mercedes*) octroyées par le roi ou le vice-roi, les terres laissées « en friche » par les Indiens à cause des fortes surmortalités, et commencent à introduire des troupeaux ou à cultiver des fourrages et du blé, en s'insérant dans les espaces vides d'hommes ou bien en négociant directement avec les seigneurs survivants, à qui ils achètent, mais en quantité restreinte, quelques terres²⁶. Enfin, dans cette période, les vice-rois fixent les règles juridiques de cohabitation dans les territoires où « se côtoient » Indiens et Espagnols, pour sauvegarder les terrains de culture (*sementeras*) indigènes menacés par la croissance des troupeaux ; ainsi, la législation examine-t-elle dans le détail les distances à respecter entre les *estancias* des éleveurs et les *pueblos de indios* par exemple.

25 Sauf dans la région d'Oaxaca par exemple où les *terrazgueros* subsistent, selon Margarita Menegus Bornemann, jusqu'à la fin du XIX^e siècle : *La Mixteca Baja entre la Revolución y la Reforma. Cacicazgo, Territorialidad y Gobierno. Siglos XVIII-XIX*, Oaxaca/México, Universidad Autónoma Benito Juárez de Oaxaca/Universidad Nacional Autónoma de México, 2009.

26 La législation veille à ce que les *encomenderos* n'appliquent pas le droit de mainmorte sur les terres indigènes et fait en sorte que les réductions n'entraînent pas la perte des terres que les Indiens ont dû abandonner : « *Que los encomenderos no sucedan en las tierras vacantes por muerte de los indios* » (*Recopilación de leyes de los Reynos de las Indias* [1681], fac-similé, Madrid, Ediciones Cultura Hispánica, 1973, 4 vol., libro VI, título I, ley 30 [Charles Quint, 14 mai 1546]) ; « *Que a los indios reducidos no se les quiten las tierras que antes han tenido y otras* » (*ibid.*, libro VI, título III, ley 9 [Philippe II, 19 février 1560]).

La perte de juridiction des seigneurs naturels n'est pas qu'une question de droits et de statuts, mais plutôt la conséquence de changements qui sont déjà pleinement opératifs et que la législation se limite à entériner. Le premier ennemi des *tlatoani* et des *altepeme* ce n'est pas la loi, c'est la soif de terre, de la part des *encomenderos*, des *corregidores*, des membres de l'Audience. Voyons rapidement selon quel schéma.

Dans sa troisième *Carta de Relación*, Cortés fit part au roi de l'impératif de déposséder les seigneurs pour que les Indiens subviennent aux besoins des colons, et en 1524 il mit l'accent sur les bienfaits de l'*encomienda* pour les Espagnols qui s'enracineraient en Amérique. En 1529, on chercha des solutions ; les Indiens pourraient être vassaux de l'Espagne et assujettis au régime de la seigneurie. Dans le régime de l'*encomienda*, les Indiens ne sont pas les sujets directs du roi, la relation entre le roi et les Indiens est médiatisée par l'*encomendero*, matérialisée par l'abandon du tribut. Mais cette concession est temporaire et n'existe que par le bon vouloir du roi.

Comme nous le savons, l'*encomienda* est une institution qui ne donne pas accès à la terre : les titres d'*encomienda* ne comportent aucune mention de possession foncière, ni ne fournissent un moyen légal pour en acquérir²⁷. Bien que l'*encomienda* ne donne pas légalement accès à la terre, la plupart des *encomenderos* en possèdent, et parfois beaucoup, dans les limites de leurs *encomiendas*. Ainsi en est-il de Hernán Gutiérrez Altamirano, *encomendero* de Calimaya, Metepec et Tepemaxalco. En 1536, le vice-roi Antonio de Mendoza lui octroie deux *estancias* (terres d'élevage) de gros bétail, soit 3 511 hectares, à Xocotitlan et au nord de Xilotepec, puis des terres de culture dans le voisinage de ses *encomiendas*. En 1550, ses propriétés s'élevaient à environ 5 000 hectares. La plupart des acquisitions qu'il obtint, entre 1542 et 1546, sont liées à l'appui que lui octroya Jerónimo Ruiz de la Mota qui se trouvait alors à la tête du *cabildo* de Mexico et à sa situation privilégiée comme *encomendero* au cœur d'une région agricole très fertile.

27 Solórzano y Pereira la définit comme un droit à percevoir pour lui-même (*encomendero*) les tributs des Indiens, en échange de leur inculquer la foi et de défendre leur *encomienda*.

L'*encomienda* est avant tout une rente : l'*encomendero* perçoit des tributs et services personnels de « ses » Indiens. Il ne vit jamais sur place, visite son *encomienda* une fois par an, n'y a pas de résidence, tout au plus une cabane (*choza*) et des entrepôts. Le tribut, tout d'abord en nature et en travail, est commuté en des sommes et quantités fixes – pesos et grains – à partir des années 1550. Pour les *repúblicas de indios*, cela implique deux choses : consacrer une terre à la production du tribut, et continuer à cultiver les terres réparties à chaque famille (*sementeras de común repartimiento*) pour subvenir à ses propres besoins. *Grosso modo*, le changement n'est pas qualitativement significatif : dans l'organisation de la seigneurie indigène, une partie des terres réparties aux membres d'un *calpulli*²⁸ étaient réservées à la production du tribut pour leur seigneur, d'une part, pour la Triple Alliance, d'autre part, dans le cas des provinces conquises. En revanche, les modifications sont quantitatives, puisque le tribut exigé dans le cadre de l'*encomienda* est plus lourd que celui que percevaient les seigneurs naturels et la Triple Alliance réunis. De plus, comme les Espagnols portent un intérêt limité aux produits indigènes, ils recouvrent une partie des tributs sous forme de services personnels, pour eux-mêmes – domesticité, aliments, fourrage pour leurs animaux – et leurs entreprises – transports, mines, ateliers textiles et *estancias*²⁹. Enfin, tant que la noblesse héréditaire était maintenue à la tête des seigneuries, dans la période de transition, jusque dans les années 1540 environ, les Indiens continuaient à travailler les terres patrimoniales de leurs seigneurs et leur remettaient les fruits de leur production. L'éviction des autorités indigènes avait donc pour objectif de détourner la main-d'œuvre au bénéfice des particuliers ; dans la république indigène, la première mesure adoptée fut de séparer les terres liées aux charges seigneuriales, en vue de les redistribuer aux Indiens sans terre (*mayerque*) et surtout de disposer de davantage de terres cultivées pour la production du tribut destiné à l'*encomendero* ou à la Couronne.

²⁸ Voir n. 12.

²⁹ Silvio A. Zavala, *El servicio personal de los indios en la Nueva España*, México, El Colegio de México y El Colegio Nacional, 1984-1985, 2 vol.

La majeure partie des produits que vend l'*encomendero* provient des tributs et du travail libre des Indiens ; bon nombre d'entre eux possèdent des *estancias* mises en valeur par des Indiens détachés de leur communauté ainsi que par une main-d'œuvre permanente d'esclaves et de travailleurs salariés ; ils passent des contrats avec les Indiens de leur *encomienda* pour réaliser de gros travaux rémunérés, comme par exemple la construction des murs d'enceinte destinés à séparer les *estancias* de gros bétail des terrains de culture indigènes (fig. 1)³⁰.

La plupart des grands *encomenderos* possédaient des *estancias* qu'ils conservèrent durant toute la période coloniale. L'*estancia* apparaît en 1530, quand le *cabildo* de la ville de Mexico octroie des droits d'usage aux éleveurs sur les terres de pâturages ; ce droit exclusif n'induit pas la propriété. À partir des années 1540, le vice-roi ratifie la possession des *estancias* occupées depuis huit à seize ans (1524-1532), légalisant ainsi un état de fait. Le terme *hacienda* apparaît, pour sa part, dans les années 1590 et provient de la région céréalière du Mexique central³¹. C'est un mot savant qui se généralise vers le milieu du XVII^e siècle.

Les *encomenderos* ont créé les haciendas les plus grandes et les plus stables ; dans la vallée de Mexico, Gibson a comptabilisé 30 *encomiendas* et 160 haciendas. Dans le centre du Mexique, entre 1540 et 1620, 8 % des superficies réparties le furent à des Indiens et 92 % à des Espagnols, souvent avec des accès privilégiés aux ressources aquatiques (rivières, lagunes). Quant aux grâces royales, les Indiens en obtinrent 19 %, dont 60 % pour des nobles et 40 % pour des communautés, mais les différences étaient très marquées : dans la région d'Oaxaca, 44 % de ces dotations concernaient les Indiens, 32 % dans l'actuel État de Hidalgo et seulement 5 % dans la région de Puebla³². La Couronne tenta de limiter la dotation de terres au bénéfice d'un seul individu et empêcha l'acquisition de terres par l'Église, mais elle ne put éviter le trafic foncier : les legs à l'Église permirent la formation de domaines possédés par des ecclésiastiques.

30 Voir par exemple les travaux réalisés par les Indiens de la Vallée de Toluca en 1552 : Nadine Béligand, *Entre lagunas y volcanes*, op. cit.

31 Gisela von Wobeser, *La formación de la hacienda en la época colonial*, México, Universidad Nacional Autónoma de México, 1983, p. 50.

32 *Ibid.*, chap. 1.

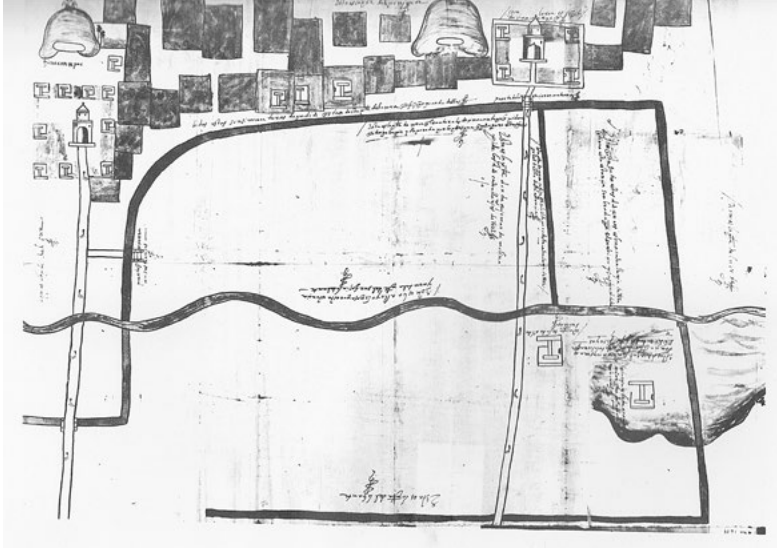


Fig. 1. Le village de San Lorenzo Cinacantepec et l'estancia des Talabera (représentée par deux petites maisons, en bas à droite) en 1579. L'estancia est entourée par un mur d'enceinte, pour éviter que le bétail pénètre dans les terres communautaires du *pueblo*³³.

Qu'y a-t-il donc de commun entre l'*encomendero* et l'*hacendado*? Bien qu'il ne soit pratiquement jamais sur place, le premier a des relais qui l'informent de tous les mouvements qui surviennent dans sa juridiction ; dans la plupart des cas, il est déjà possesseur d'*estancias*. L'*hacendado* pour sa part partage son temps entre la ville et son hacienda, qui est une sorte de forteresse-entrepôt. C'est là qu'il se replie, quand les temps sont durs, comme par exemple dans les années 1630-1650. Son administrateur (*mayordomo*) gère l'hacienda, se déplace en ville pour vendre des surplus, contracter des emprunts ; en dessous de lui se trouvent des *estancieros*, responsables de l'élevage. Qu'ils soient marins ou soldats, Noirs, mulâtres ou métis, tous vivent à la campagne, parlent espagnol et montent à cheval³⁴.

33 Source : Gisela von Wobeser, *La formación de la hacienda en la época colonial*, México, Universidad Nacional Autónoma de México, 1983, p. 125 (Archivo General de la Nación [México], Tierras, vol. 2682, exp. 10, fol. 16).

34 Pour un portrait des mulâtres et *castizos* qui vivent dans les *estancias*, voir François Chevalier, *La Formation des grands domaines au Mexique. Terre et société aux XVI^e-XVII^e siècles*, Paris, Institut d'ethnologie, 1952, p. 142-144.

Les antécédents de l'hacienda sont surtout les moulins à sucre (*ingenios de azúcar*) introduits dès 1522 en Nouvelle-Espagne ; Hernán Cortés en possédait deux, à Cuernavaca et à Jalapa ; le vice-roi Antonio de Mendoza possédait aussi un *ingenio* et des estancias d'élevage³⁵. Les *encomenderos* ont commencé à accumuler des terres d'élevage (*estancias*) pour eux-mêmes dans les juridictions de leurs *encomiendas*, profitant des réajustements territoriaux consécutifs au déclin de la population indigène et à l'abandon de terres lié au manque de main-d'œuvre. Les haciendas en tant que telles sont créées dans les années 1590-1620, et résultent d'un processus assez long, entre 50 et 80 ans, d'accumulations foncières dans une région déterminée, avec pour stratégie de créer des domaines compacts. L'hacienda répond à la demande croissante en produits agricoles pour le marché local ; elle surgit aussi quand l'économie se régionalise, les marchés extérieurs se rétrécissent³⁶, les produits d'Europe deviennent trop chers ou bien arrivent d'Europe de manière irrégulière, et la population indigène atteint son seuil le plus bas, autrement dit, quand les *encomiendas* cessent d'être rentables. À la différence de l'*estancia*, pour l'élevage, ou des *labores*, pour l'agriculture, l'hacienda des années 1630 est une unité de production mixte – culture et élevage – qui se dote d'importants bâtiments : maison du maître (*casco*), chapelle, enclos, écuries, hangars, greniers, arènes, logements pour les travailleurs permanents. Le type social des *hacendados*, ce sont « *los hombres ricos y poderosos* » : des familles, des lignages, souvent unis les uns aux autres, capables de transformer un droit d'usage en droit de propriété absolue, c'est-à-dire de faire du *realengo* une propriété autonome, placée sous l'autorité de son propriétaire ou de son administrateur.

Entre *encomienda* et hacienda, il y a davantage une différence d'accent que de nature : les deux institutions font le lien entre la ville et la campagne ; la société espagnole se déplace de l'une à l'autre. L'idéal pour l'*encomendero*-seigneur de troupeaux est le *señorío* : le pouvoir de

35 *Ibid.*, p. 162 et 169-170.

36 William B. Taylor, « Landed Society in New Spain. A View from the South », *Hispanic American Historical Review*, vol. 54, n° 3, 1974, p. 387-413.

commandement et la terre. L'hacienda donne la terre mais pas le pouvoir politique ; en somme, les deux institutions ajoutent, spontanément, *de facto*, ce qui leur manque légalement. En effet, l'hacienda n'a pas pour seule finalité le profit (aucune comptabilité n'est tenue), mais le pouvoir et le prestige : les dons à l'Église, les créations de chapellenies, les fondations de chapelles funéraires dans les principaux monastères de la ville de Mexico, ceux de San Francisco et Santo Domingo en particulier, sont autant de marqueurs d'appartenance à l'aristocratie terrienne en pleine consolidation.

74

Le domaine rural est une unité qui fait le lien entre la ville espagnole en expansion et le village indigène en régression. Les trois éléments de l'histoire coloniale américaine, le village indigène, le grand domaine et la ville doivent être étudiés ensemble, dans leurs relations réciproques ; seul le village est vraiment rural et la ville vraiment urbaine ; le grand domaine est le médiateur entre les deux.

Haciendas et propriétés indigènes

Après chaque vague épidémique, les terres délaissées devenaient des *baldíos*, et les *encomenderos*, tel Gutiérrez Altamirano, en demandaient l'usufruit, au roi ou au vice-roi, non seulement pour consolider leurs possessions, mais surtout pour empêcher que de nouveaux migrants viennent s'insérer dans leur juridiction. L'*encomendero* de Zinacantepec, Andrés de Villegas, autre « seigneur de troupeaux », doté d'étendues de « terres aussi vastes qu'un État en Espagne », agissait de la même manière³⁷. Dans cette région, cohabitaient donc des éleveurs et des Indiens. Pour que les *repúblicas de indios* continuent à maintenir leur agriculture, il fallut construire une enceinte en dur de plusieurs kilomètres de long, qui fut payée par les éleveurs, mais régulièrement entretenue par les Indiens. Les possessions des Gutiérrez Altamirano s'agrandirent entre 1582 et 1591. En 1594, grâce à l'appui de son

37 Lettre de Francisco de Morales, *relator* de l'Audience de Mexico, à Philippe II, en 1563 : *Colección de Documentos Inéditos para la Historia de Ibero-América*, éd. Santiago Montoto, Madrid, Editorial Ibero-africano-americana, 1927-1932, 14 vol., t. I, p. 369-370.

beau-père, le vice-roi Luis de Velasco y Castilla³⁸, les possessions de Juan Altamirano y Castilla s'amplifièrent davantage (fig. 2). Son fils aîné, Fernando Altamirano y Velasco, obtint le titre de premier *conde* de Santiago Calimaya en 1616 ; à cette date, à proximité de ses *encomiendas* (détenues jusqu'en 1730), le *conde* possédait environ 18 000 hectares ; une partie des haciendas étaient divisées en *ranchos* qui étaient baillées à des preneurs de cens.

Dans la vallée d'Atlixco, le processus est plus tardif : en 1569 il y a encore peu de concessions, mais en 1599 la région est parsemée de dotations d'*estancias* et de terrains agricoles (fig. 3 et 4). À la différence des haciendas de la Vallée de Toluca, celles de Gabriel de Alvarado (Xopanac et Tepetzingo) ont été acquises par une autre stratégie : l'achat de petites parcelles à des caciques entre 1603 et 1607³⁹. Aux abords des villes, comme ici, au sud-ouest de Huexotzinco, le vide humain a favorisé l'absorption des petits villages dans les territoires des villes (*dehesas* et *propios*⁴⁰) et l'extension des haciendas. Vers 1600, l'espace est saturé et aucune dotation n'est plus possible ; le monde des éleveurs domine le marché de la viande. La vallée d'Oaxaca dévoile une autre dynamique économique. Les Indiens ont conservé la moitié des terres⁴¹ ; les Espagnols ont surtout saisi des terres de pâturages et l'hacienda y est très peu présente : les *ranchos* et *labores* caractérisent le paysage rural.

38 Vice-roi de 1590 à 1595, puis de 1607 à 1611.

39 Hanns Prem, *Milpa y hacienda. Tenencia de la tierra indígena y española en la cuenca del Alto Atoyac, Puebla, México (1520-1650)*, CIESAS, Fondo de Cultura Económica, Gobierno del Estado de Puebla, 1978.

40 Les *dehesas* désignent les terres communales d'une ville ou d'un village, à usage pastoral. Ce sont des terrains de vaine pâture où les colons conduisent leurs troupeaux après que les récoltes ont été levées : *Recopilación de leyes, op. cit.*, libro IV, título VII, ley 13. Les *propios* désignent les espaces publics d'une ville : abattoirs, aires de récréation, terrains de pâturage collectif (*ibid.*, libro IV, título XIII, ley 1).

41 William B. Taylor, « Landed Society in New Spain », art. cit., p. 397.

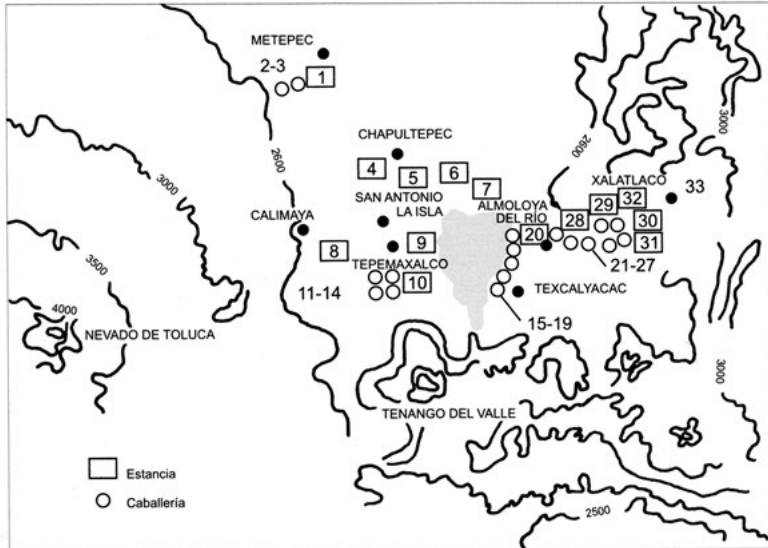


Fig. 2. Les possessions de Juan Altamirano y Castilla vers 1600, dans la juridiction de ses *encomiendas* de Calimaya, Metepec et Tepemaxalco⁴².

Légende :

1. Estancia de Metepec, obtenue par *merced* en 1550
- 2-3. Caballerías situées à Metepec (*merced* de 1594)
4. Estancia de Chiconahuatenco (vers 1600)
5. Estancia de Chapultepec (donation de 1538)
6. Caballería de Zazacuala (*merced* de 1545)
7. Estancia de Atenco, vers 1600
8. Estancia de Calimaya (date incertaine)
9. Estancia de Tepemaxalco (*merced* de 1530)
10. Estancia de Tepemaxalco (*merced* de 1582)
- 11-14. Quatre caballerías à Tepemaxalco (*merced* de 1582)
- 15-19. Cinq caballerías entre l'estancia de Almoloja del Río et le village de Texcalyacac (*merced* de 1594)
20. Estancia de Almoloja (date incertaine)
- 21-27. Sept caballerías situées près de Xalatlaco, achetées au vice-roi Luis de Velasco en 1586
32. Estancia située à Xalatlaco (date incertaine)
33. Une demi-caballería à Xalatlaco (*merced* de 1545)⁴³

⁴² Source : Nadine Béliand, *Entre lagunas y volcanes. Una historia del Valle de Toluca (fines del siglo xv-fines del siglo xviii)*, México, El Colegio de Michoacán y Centro de Estudios Mexicanos y Centroamericanos, à paraître.

⁴³ Une caballería = 42,79 hectares ; une estancia = 1750 hectares pour le gros bétail et la moitié (875) pour le petit bétail.

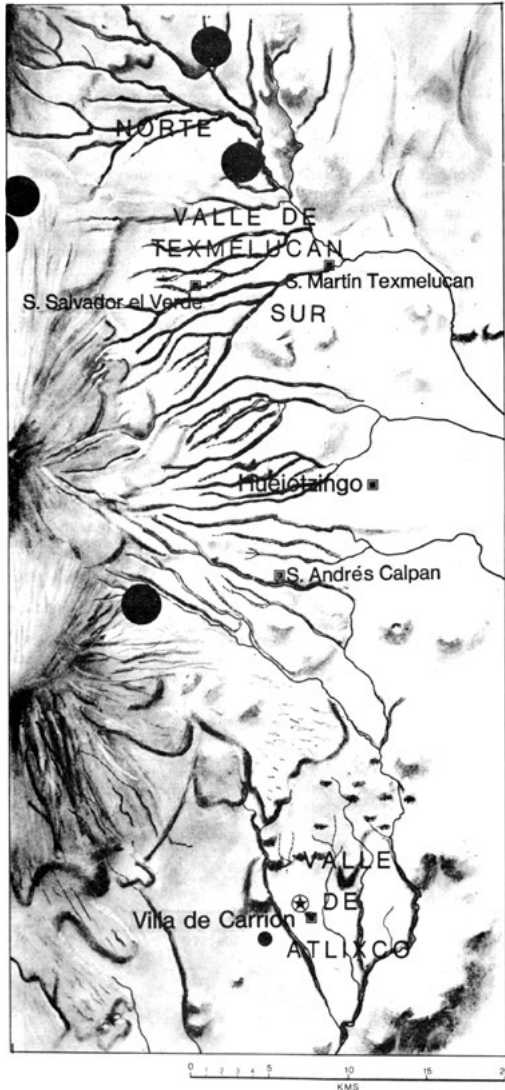


Fig. 3. Les propriétés espagnoles dans le bassin du Haut Atoyac (Puebla) en 1569. La superficie des cercles est proportionnelle aux terres octroyées. Le cercle noir indique une *merced* octroyée en 1569; le cercle blanc avec un astérisque une terre concédée sans *merced* et demandée dans l'année indiquée⁴⁴.

44 Source: Hanns Prem, *Milpa y hacienda. Tenencia de la tierra indígena y española en la cuenca del Alto Atoyac, Puebla, México (1520-1650)*, CIESAS, Fondo de Cultura Económica, Gobierno del Estado de Puebla, 1978, p. 157.

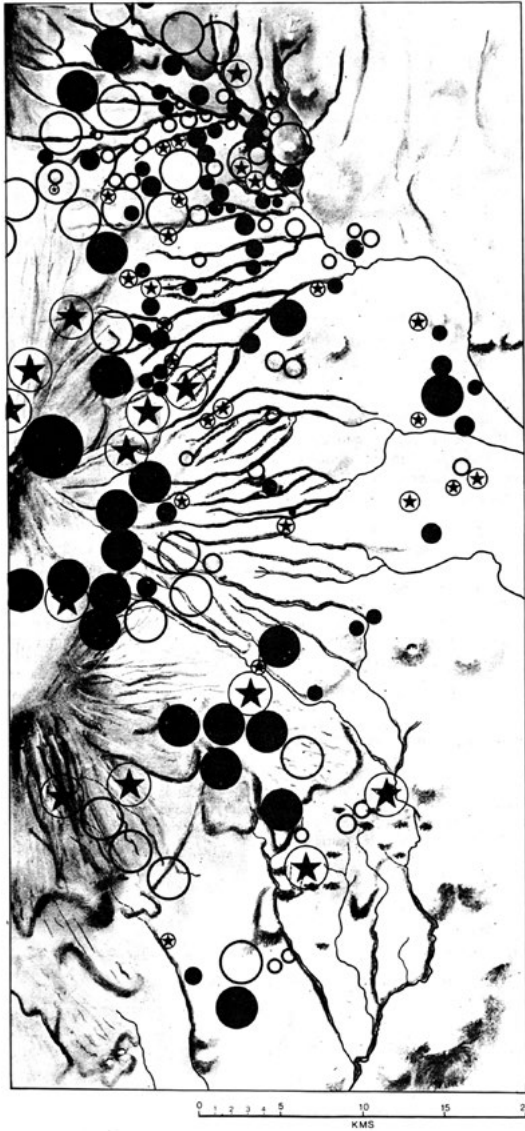


Fig. 4. Les propriétés espagnoles dans le bassin du Haut Atoyac (Puebla) en 1590-1599. Le cercle noir indique une *merced* octroyée dans la période 1590-1599 ; le cercle blanc une propriété qui existe déjà au début de la période et le cercle blanc avec un astérisque une terre concédée sans *merced* demandée dans cette période⁴⁵.

45 Source : Hanns Prem, *Milpa y hacienda*, op. cit., p. 163.

Malgré l'adoption des bœufs, des charrues et d'outils agricoles d'origine européenne, les Indiens maintiennent leurs cultures traditionnelles (maïs, haricot, agaves) et résistent à l'introduction des plantes européennes ; lorsque la communauté doit livrer du blé en tribut, elle va l'acheter à l'extérieur. L'économie n'est pas non plus concentrée dans la capitale régionale d'Antequera (actuelle Oaxaca) et les communautés indiennes sont largement autonomes⁴⁶. Elles ont un marché propre, des cadres politiques, une hiérarchie traditionnelle conservée ; les Espagnols emploient des journaliers plutôt que des *peones*, et les communautés ne sont pas absorbées par l'expansion de l'hacienda. Malgré tout, l'économie espagnole impose certaines contraintes comme le *reparto de efectos* – monopole des *corregidores* sur certaines marchandises de leur juridiction –, ou *repartimiento de labor* – répartition de main-d'œuvre dans les propriétés rurales hispano-créoles. Des producteurs indépendants confectionnent des toiles de coton (*mantas*), cultivent le cacao, la cochenille et l'indigo pour l'exportation⁴⁷.

Les autres acteurs qui investissent dans la terre sont les *corregidores* ou *alcaldes mayores* qui se marient en Nouvelle-Espagne. Par exemple, Fernando Altamirano, qui a épousé la fille du vice-roi Luis de Velasco, ou encore Jorge Cerón Carvajal, corregidor de Huexotzingo en 1558 et 1598-1600 et de Tepeaca en 1580, et parent des Gutiérrez Altamirano, titulaires de trois *encomiendas* dans la vallée de Toluca. Les fonctionnaires de l'Audience, comme les secrétaires Martín López de Gaona et Francisco de Párraga y Rojas, ou bien des proches des membres de l'Audience, à l'instar de Gonzalo et Juan Gómez de Cervantes, frères du procureur général Alonso Gómez de Cervantes ; Alonso de Nava, corregidor de Tlaxcala (1579-1583, 1585-1592) possède également des *estancias*. Les plus hauts représentants de la Couronne devenaient possesseurs de terres, tel le vice-roi Luis de Velasco qui possédait 28 *caballerías*, soit 1 180 hectares de terres de culture⁴⁸, dans la province de Huexotzingo,

⁴⁶ William B. Taylor, *Landlord and Peasant in Colonial Oaxaca*, op. cit., p. 107 et 112-120.

⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁸ La *caballería* équivaut à 42,79 hectares. Ce sont des terres consacrées à l'agriculture et non à l'élevage.

biens qu'il vendit rapidement avant la fin de son mandat (1550-1564). Enfin, un ensemble de spéculateurs qui achètent la terre à deux pesos l'hectare et la revendent dix fois plus cher, d'autres qui achètent la terre de manière frauduleuse auprès des caciques, puis le groupe des agriculteurs, des laboureurs (*labradores*) qui ne sont pas possesseurs de la terre mais les prennent à cens. D'autres enfin épousent les héritières des *cacicazgos*; selon la loi, elles héritent le *cacicazgo* (les biens agrégés au titre) de leur père à la condition que le détenteur de la charge soit un homme. Pour autant, il y eut des caciques métis au début du XVII^e siècle, comme par exemple Pedro Martínez de Nuño, qui épousa la seule héritière de Bartolomé de Santa María, cacique de Calpan. Ses héritiers continuèrent à porter le titre de caciques de Calpan, alors que les mariages successifs se firent exclusivement entre Espagnols.

LES COMPOSICIONES DE TIERRAS ET LES RÉPONSES INDIGÈNES (1590-1640)

Dans les années 1590 et 1640 eurent lieu les changements les plus spectaculaires, dans un contexte où la population indienne était réduite à environ 10 % de ce qu'elle était en 1519 et où, par conséquent, le déséquilibre quantitatif initial était considérablement infléchi. Les villes s'agrandissent sur les terres de villages moribonds ou vidés d'hommes qui sont absorbés comme des quartiers des *villas* et *ciudades*, ou bien par les haciendas et surtout les terres d'élevage, alors en pleine expansion. De leur côté, les *pueblos* commencent à compiler la documentation juridique qui les protège, constituent leurs propres archives et produisent des documents visant à sauvegarder leurs territoires en s'appuyant sur la législation des Indes qui leur est favorable. Ainsi, vers 1630 s'achève un long XVI^e siècle : on assiste à la naissance d'un monde proprement colonial ; les statuts juridictionnels et politiques des Indes sont uniformisés⁴⁹ ; l'appareil monarchique et son administration acquièrent une plus grande efficacité. Ces années de consolidation ont souvent été qualifiées de « rupture du pacte » ou de premier *gran despojo*. La monarchie renforce aussi son contrôle sur un autre acteur, à qui elle

⁴⁹ *Recopilación de leyes de los Reynos de las Indias, op. cit.*

avait laissé les mains relativement libres jusqu'alors : les hispano-créoles, en leur imposant *de facto* la reconnaissance de son *realengo* à travers les *composiciones* de terres, des droits versés au monarque en échange de la cession de l'usufruit des terres *realengas*, c'est-à-dire du domaine éminent. De cette rupture du pacte avec les Indiens, de la croissance de la fiscalité, des intérêts opposés des *encomenderos*-colons, des officiers du roi et des Indiens vont naître une certaine distanciation entre la vice-royauté et la Couronne, ainsi qu'une dichotomie de plus en plus marquée entre les deux républiques (indigène, espagnole), mais aussi des réactions indigènes très fécondes, tout au moins pour les historiens.

Les *baldíos* et les *composiciones de tierras*

Les réductions (*congregaciones*) atteignent leur point d'orgue à deux moments : en 1550-1564 puis de 1595 à 1605, soit après les grandes vagues épidémiques. Lorsque les Indiens sont rassemblés dans les *doctrinas*, ils doivent abandonner provisoirement leurs terres ; ils s'y rendent environ une fois par semaine et plus régulièrement en périodes de semences et de récoltes ; pour permettre un renouvellement des sols, ils laissent une partie des terres en friches (*baldíos*). Lorsque les Espagnols obtiennent des grâces sur ces *baldíos*, les communautés n'ont guère la capacité de réagir ; la plupart du temps, elles sont impuissantes pour négocier et se défendre et se laissent gagner par un certain fatalisme, acceptant en somme leur condition inégale ; si les *repúblicas de indios* sont difficiles à convaincre, les individus ne le sont pas toujours autant, comme certains caciques désargentés, et ils sont nombreux. En outre, beaucoup d'entre eux se consacrent aussi au marché, au négoce, et ne dépendent plus de la rente foncière.

Lors de la seconde campagne de réductions (1595-1605), de nombreux villages, sujets des chefs-lieux, étaient très affaiblis, et jusque dans les années 1630 beaucoup d'entre eux virent leur population décliner au point de disparaître complètement ; les survivants devaient alors se regrouper dans le chef-lieu le plus proche. Alors que se produit ce déclin, certains agriculteurs et éleveurs commencent à ratifier leurs titres de possession, en versant une *composición* à la Couronne. La cédule de *composición*, qui date de 1591, avait pour objectif de répondre aux

besoins d'argent de la Couronne, en vue de protéger la *Carrera de Indias*. Le roi s'engageait à fournir des grâces royales (*mercedes*) sur les *baldíos*, terres non cultivées qui relèvent du domaine éminent du roi, par voie de *composición*, c'est-à-dire contre le versement de droits de la part des laboureurs et éleveurs. Ceux qui possédaient des titres (*mercedes*) devaient les présenter à l'Audience afin que celle-ci les confirme. Cette ratification conduisait le détenteur à verser une somme « raisonnable », proportionnelle à l'évaluation de ses biens⁵⁰. S'il s'avérait que les colons possédaient plus de terres (*demasías*) que ne le stipulaient leurs titres, ils devaient régulariser leur situation en versant une *composición* plus conséquente⁵¹. Parallèlement, le roi rédigea une seconde cédula, dans laquelle il ratifia le monopole de la Couronne sur toutes les terres des

50 « *La desorden que ha habido en la distribución y reparto de los baldíos y tierras de esas provincias que [...] como es notorio son mías, y la libertad con que se han entrado muchas personas, ha obligado a poner remedio en esto. [...] Y porque podría ser que algunas personas, aunque poseen algunas tierras, estancias y caballerías, con legítimo título de quien se lo pudo dar, pretendieron que de nuevo se las confirmádesed, con algunas cláusulas y firmezas que le parecieren necesarias para su seguridad, será bien que se las confirméis y concedáis, sirviéndome cada uno con lo que fuere razonable, conforme a la calidad y cantidad de la cosa y la necesidad de presente* » (« Le désordre qu'il y a eu dans la distribution et répartition des friches et des terres de ces provinces qui [...], comme cela est notoire, sont miennes, et l'audace avec laquelle beaucoup de personnes s'en sont emparées, ont obligé à y porter remède [...]. Et parce qu'il pourrait se trouver que quelques personnes qui, bien que possédant des terres, sites d'élevage et terres agricoles, avec des titres légitimes remis par qui de droit, pourraient prétendre qu'on les leur confirmât à nouveau, avec les clauses et les assurances qui sembleraient nécessaires à leur sécurité juridique, il conviendra de les leur confirmer et concéder, chacun m'en rendant grâce avec ce [la somme] qui paraîtra raisonnable, conformément à la qualité et quantité de la chose et des besoins actuels ») : Francisco de Solano, *Cedulario de tierras. Compilación de legislación agraria colonial (1497-1820)*, México, Universidad Nacional Autónoma de México, 1991, p. 270 (cédula royale de Philippe II, El Pardo, 1^{er} novembre 1591).

51 « *Y si [...] hubieren entrado y ocupado lo que no se les dio, ni concedió por los dichos títulos, y quisieren que se les confirme lo que tienen justamente y que se les dé de nuevo, también se lo podáis conceder en la forma de suso declarada* » (« Et si [...] ils avaient envahi et occupé ce qui ne leur a pas été donné, ni concédé par lesdits titres, et souhaitaient qu'on leur confirme ce que précisément ils possèdent et qu'on le leur donne de nouveau, vous puissiez également le leur concéder dans la forme ci-dessous déclarée ») : *ibid.*, p. 271.

Indes : tous les biens possédés sans juste titre devaient lui être restitués⁵². Ce n'est qu'en 1618 que quelques personnages commencèrent à offrir des sommes un peu plus importantes pour qu'on leur reconnût la propriété de leurs domaines ; les preneurs des *baldíos* étaient à la vérité peu nombreux, bien qu'une cédule royale de 1617 les eût invités à réclamer des titres⁵³. En réalité, de nombreux agriculteurs et éleveurs dissimulaient leurs domaines aux yeux du fisc, en utilisant des prête-noms. Les grands propriétaires avaient utilisé ce procédé depuis les années 1590 pour se rendre maîtres de nouvelles *estancias*. En 1631, le programme de *composición* fut accéléré par une nouvelle cédule royale, puis réactualisé en 1635. Les besoins étaient d'autant plus pressants que Philippe IV venait de prendre la décision de constituer l'*armada* de Barlovento destinée à protéger la côte atlantique de la Nouvelle-Espagne.

La Couronne commença à saisir les biens que le marquis de la vallée d'Oaxaca avait usurpés. Il s'agissait de terres que des Indiens morts intestats ou sans héritiers avaient laissé en friches (*baldíos*). Conformément à ses droits seigneuriaux, le marquis pouvait offrir les terres vacantes en *merced*, les vendre, ou bien les proposer à cens perpétuel, mais il n'avait aucun droit sur les pâtures, les forêts, les lacs et les autres biens communaux. Le premier conflit de juridiction entre la Couronne et le marquis, Martín Cortés, eut lieu en 1567 : ses biens lui furent confisqués. En 1610, alors qu'il venait de récupérer le droit de répartir des terres vacantes dans son *marquesado*, Pedro Cortés fut accusé de disposer illégalement des biens mainmortables, et en 1625 la Couronne remit en question l'ensemble de ses droits. Ainsi, en 1627, Cortés perdit la faculté de répartir les terres vacantes dans son marquisat.

52 « *Por haber sucedido yo enteramente en el señorío que tuvieron en las Indias los señores que fueron de ellas, es de mi patrimonio y corona real, el señorío de los baldíos, suelo y tierra de ellas que no estuviere concedido por los señores reyes mis predecesores o por mí, o en su nombre o en el mío* » (« Parce que c'est moi qui ai succédé entièrement à la seigneurie qu'eurent dans les Indes les seigneurs qui furent de ces terres, la domination sur les friches, sols et terres des Indes qui n'auraient pas été concédés par les seigneurs rois mes prédécesseurs ou par moi-même, ou en leur nom ou au mien, relève de mon patrimoine et Couronne royale ») : *ibid.*, p. 273-274.

53 *ibid.*, p. 154 (cédule royale du 17 juin 1617).

Jusqu'en 1640, la Couronne enquêta sur les titres de propriété des Espagnols dans les terres de son *marquesado*⁵⁴. C'est à cette occasion qu'il apparut que le marquis avait réalisé, en 1620, la distribution, sans précédent, de 150 propriétés rurales, et que 74 % des communautés proches de la *villa* de Toluca avaient été spoliées d'une partie de leurs terres cultivables pour ériger des moulins à grains, des *obrajes*, et des ranchos; neuf *pueblos* étaient complètement vides. La plupart des laboureurs et éleveurs possédaient des terres des communautés indigènes, les plus petits villages avaient même été complètement rayés de la carte. Les hispano-créoles occupaient 194 maisons dans six villages différents et seulement 291 maisons, réparties sur 34 villages, étaient encore occupées par des Indiens⁵⁵. Au total, 13 736 hectares avaient été distribués ou tenus en excès; le fisc royal collecta 44 446 pesos en transférant les cens du marquisat à la Couronne.

En 1638, la « *composición general* » s'appliqua à toute la vice-royauté. Chalco, marquée par une forte concentration foncière, fut soumise à la révision des titres la plus exacerbée qui fut: elle toucha 52 haciendas au début de l'année 1638. Puis, des années 1643 à 1645, les juges de l'Audience s'attaquèrent aux autres juridictions. Un ou deux propriétaires étaient élus par les *vecinos* pour rassembler les sommes correspondant aux estimations des domaines fonciers. Par exemple, à Tlalnepantla, deux figures locales réunirent la somme de 7 000 pesos de la part des « *vecinos*, propriétaires d'haciendas et autres », pour toutes les « terres et eaux » dont ils avaient l'usufruit. Les *composiciones* ont donc consolidé la société créole, l'hacienda et les villes; les éleveurs devinrent la pièce maîtresse de l'économie régionale.

Les cédulas de 1591 résultent d'une négociation entre la Couronne et le vice-roi et d'une réflexion sur la dépossession des terres indigènes (par l'acquisition des *baldíos*). Pour les *pueblos de indios*, la *composición* constituait une véritable menace; des terres possédées illégalement, certaines prises sur leur territoire, étaient régularisées par la Couronne.

54 Bernardo García Martínez, *El Marquesado del Valle. Tres siglos de régimen señorial en Nueva España*, México, El Colegio de México, 1969, p. 123-124.

55 Nadine Béligand, *Entre lagunas y volcanes*, op. cit., chap. 8.

Les Indiens n'étaient pas concernés par les *composiciones*, mais ils proposèrent de verser les mêmes sommes que les autres possesseurs, *por voluntad propia*, en vue de protéger les terres excédentaires, c'est-à-dire les *baldíos* qu'ils ne pouvaient pas cultiver à ce moment-là. Ainsi, le *cabildo* d'Ocoyoacac régularisa sa situation en 1648, « afin de sauvegarder ses anciennes propriétés, y compris les terres excédentaires destinées à l'agriculture, aux pâturages, au bétail et autres besoins⁵⁶ ». Les cédulas royales de *composición* de 1591 ont donc transformé le sens qu'avait jusqu'alors la propriété indigène ; dans les *mercedes* remises aux Indiens dès les années 1535, aucune équation n'est établie entre le nombre de tributaires et l'étendue concédée, au contraire les terres sont confirmées pour la population actuelle et « les générations à venir ». La mortalité indigène qui se prolonge jusque dans les années 1630 a laissé un nombre considérable de *baldíos*. Or, le concept de *baldío* a changé ; il ne désigne plus une terre non cultivée, mais une terre « dépourvue de légitime propriétaire ». Pour les Indiens, ce manque de bras ne devait pas remettre en cause leur domination sur le territoire puisqu'ils avaient des titres en bonne et due forme. C'est ainsi qu'ils commencèrent à écrire des textes sur les origines de leur propriété, des « titres » que l'on appelle *primordiaux* car ce sont les plus anciens, dans lesquels ils ont compilé toutes sortes de documents légaux : *mercedes*, *vista de ojos*, actes de possession et même les testaments des « fondateurs » de leurs *repúblicas*. Ces manuscrits nous renvoient au pacte politique que fit Antonio de Mendoza avec les seigneurs naturels en 1535 ; ce pacte fut ratifié en 1605 : contre l'obéissance des sujets, la Couronne de Castille était reconnue légitime successeur de la monarchie mexicaine⁵⁷. Philippe II ne dit pas autre chose au début de la cédula de *composición* : « *Por haber sucedido yo enteramente en el señorío* » (Parce que c'est moi qui ai succédé entièrement à la seigneurie). La propriété émane d'une source de légitimité incontestable : « *el señorío de los baldíos, suelo y tierra de ellas que no estuviere concedido por los señores reyes mis predecesores* »

56 Archivo General de la Nación (Mexico), Tierras, vol. 1871, exp. 8, fol. 6v^o-7v^o.

57 José Miranda, *Las ideas y las instituciones políticas mexicanas*, México, Universidad Nacional Autónoma de México, 1978, p. 26.

(la domination sur les friches, sols et terres des Indes qui n'auraient pas été concédés par les seigneurs rois mes prédécesseurs)⁵⁸. Le pacte est le suivant : les Indiens reconnaissent la souveraineté du monarque et lui versent un tribut ; le souverain, les reconnaissant comme ses vassaux, leur reconnaît le droit à la propriété.

Les Titres primordiaux

86

Les Titres primordiaux reprennent en détail ces prérogatives. Ceux de San Martín Ocoyoacac, par exemple, commencent par rappeler, au nom de don Martín Chimaltécatl, époux de María Quauhtototl, auteur des déclarations écrites, le « pacte » entre, d'une part, les républiques indiennes et, d'autre part, l'empereur Charles Quint et le pape, en évoquant leur village comme « *pueblo de nuestro señor el rey* » et « *templo de Dios* », acte légitimé par la présence d'un seigneur fondateur, en l'occurrence la *cacica* María Quauhtototl, bénéficiaire de la grâce foncière (*merced*) remise par le premier vice-roi Antonio de Mendoza⁵⁹. Dans ces manuscrits, la chrétienté est insérée comme un thème commun et récurrent : c'est le fondement du pacte avec les diverses nations de la Monarchie⁶⁰. Les auteurs rappellent que les fondateurs du village ont signé un pacte avec le roi⁶¹. À travers son représentant, le vice-roi, le monarque a reconnu la propriété foncière de la seigneurie et les Indiens, en échange, ont accepté sa souveraineté, en lui versant le tribut. Finalement le manuscrit décrit par le menu détail la réduction, qui date du milieu du xvi^e siècle, et la délimitation concomitante de son finage, l'emplacement des limites avec les villages voisins de Capulhuac et Tepexoyucan. Il met en scène la cérémonie de prise de possession des terres : les caciques

58 Voir n. 52.

59 « Títulos Primordiales de Ocoyoacac », dans Margarita Menegus Bornemann, *Antología de documentos sobre tenencia de la tierra en la época colonial*, mémoire de licence d'histoire, México, Tesis de Licenciatura, Universidad Iberoamericana, 1979, p. 53-64.

60 Les Titres primordiaux de Metepec par exemple mettent en scène une noblesse locale dont le principal souci est la préservation de la religion chrétienne au sein de la république.

61 « Nuestro gran rey, Carlos Quinto [nos] dio el señorío y patrimonio primero. » « Títulos Primordiales de Ocoyoacac », cit.

des trois *pueblos* se rencontrent, se saluent puis déposent des fleurs aux points de contiguïté, rituel spécifique aux cérémonies de prise de possession effectuées lors des délimitations territoriales des réductions : il s'agit d'unir le territoire aux formes d'organisation politique, la prise de possession corporelle répondant aux exigences juridiques. Les Indiens investissent le lieu de leurs personnes, de leurs noms, de leurs facultés à gouverner en respectant le pacte, c'est-à-dire la préservation de leur patrimoine foncier. En mettant en exergue les premières dotations, Philippe II apparaît comme celui qui a rompu le pacte en s'appropriant les *baldíos* pour les transférer à des tiers.

Les Titres primordiaux sont destinés aux générations futures qui devront se défendre contre de possibles usurpateurs, ce sont des mémoires testamentaires, le legs patrimonial d'un village. Ils résultent, comme les Codex Techialoyan qui en sont parfois l'exacte transcription, d'un long processus de légitimation territoriale, mais aussi cacicale et religieuse⁶². Ils témoignent d'une grande créativité, saisissent le monde qui les entoure et ce faisant permettent de boucler une incertitude documentaire que les revirements législatifs ne manquaient pas de susciter. Les Indiens d'Ocoyoac avaient donc une très bonne connaissance du monde hispanique et de ses institutions, et surtout de la place qu'ils occupaient dans cet empire, depuis leur incorporation à la Couronne de Castille.

Au terme de ce survol, on s'aperçoit bien que les principales transformations survenues entre 1520 et 1640 sont contrastées. Après une première phase de transition (1520-1540), le paysage est marqué par la trame de l'urbanité. Même si le binôme villes et *pueblos* crée une ségrégation horizontale de la population, les deux secteurs sont interdépendants car les *villas* et *ciudades* dépendent des *pueblos* qui les approvisionnent en grains et en viande. Dans les régions agricoles les plus prospères, les dotations de terres aux Espagnols se font après que le pouvoir des seigneurs naturels a été réduit et que des communautés compactes, délimitées par des finages sont gouvernées depuis les *cabildos* indigènes. Les rythmes d'accapuration des terres diffèrent

62 Les Titres primordiaux de San Pedro Totoltepec sont une traduction espagnole des feuillets du Codex de San Pedro Tototepec rédigé en nahuatl.

selon les régions: les *estancias* puis les haciendas prennent très vite le relais des *pueblos* dans la vallée de Mexico. Au nord-ouest de Puebla, l'accumulation n'est significative que dans les premières décennies du XVII^e siècle; la substitution de la propriété indigène est totale en 1620: toute la terre est alors aux mains des Espagnols qui ont réussi à consolider des propriétés isolées en les unissant les unes aux autres. Ce qui apparaissait vingt ans plus tôt comme de petites propriétés disjointes finit par constituer de grands domaines. À Oaxaca, l'évolution est beaucoup plus ténue car les Espagnols sont largement dépendants de la production agricole indigène. La vallée de Toluca, pour sa part, présente une situation intermédiaire: la région n'est pas une mosaïque de seigneurs ethniques, la plupart des *pueblos* sont fondés dans des *altepeme* de taille moyenne; les *mercedes* de terres sont octroyées dès les années 1550, mais la présence de deux *encomenderos*, les Gutiérrez Altamirano et les Sámano, contribue à freiner l'expansion des propriétés hispano-créoles, car les *encomenderos* se réservent pour eux-mêmes la constitution de grands domaines; les *ranchos* se développent surtout sur les terres du *Marquesado del Valle*, autour de Toluca. Un nombre non négligeable de preneurs de baux sont aussi des métis, voire des Indiens qui se consacrent à l'approvisionnement des mines et des centres urbains. Vers 1640, en particulier dans le Mexique central, la dualité entre *pueblos* et villes n'existe plus; le paysage agraire se compose de *pueblos* et d'haciendas qui atteignent les limites des villes régionales et encerclent les finages communautaires.

D'une certaine manière, ces changements sont issus de la politique monarchique; la réactivation de la guerre, au début du XVII^e siècle, augmente la pression fiscale sur les colons⁶³. Ce faisant, la monarchie crée les conditions du développement de l'économie régionale autour de propriétés rurales dotées de titres en bonne et due forme dont la légitimité ne sera plus contestée. En obtenant, avec les *composiciones*, la pleine propriété du sol, les *hacendados* ne seront plus soumis aux arbitrages postérieurs de la Couronne, sauf face aux *pueblos*.

63 José Manuel Díaz Blanco, *Así trocaste tu gloria. Guerra y comercio en la España del siglo XVII*, Madrid, Marcial Pons Historia, 2012.

Pour les Indiens, le sens de l'histoire a été en quelque sorte inversé. Dans les Titres primordiaux, on a le sentiment qu'ils se réfugient dans le passé, dans l'âge d'or du pacte, pour tenter de dépasser les difficultés du temps présent. En réalité, ils se projettent dans l'avenir ; ils se plient aux exigences du temps, mais avec leur propre langage, leur propre écriture. Leurs *pueblos* non plus ne ressemblent en rien à ceux des années 1550 ; le prestige n'y est plus seulement que politique. Les activités se diversifient, les groupes se resserrent autour de leurs quartiers, fondent des confréries, investissent une partie de leur patrimoine foncier dans les terres des saints, tissent des réseaux au-delà de leurs cadres habituels, tout en essayant de résister au mouvement d'absorption auquel ils sont soumis. Dans le siècle qui suit, ils feront tout leur possible pour obtenir des titres qui freinent l'expansion de l'hacienda. C'est une autre histoire ? C'est la suite de l'histoire.

TABLE DES MATIÈRES

Préface	
Lucien Bély	7
La péninsule Ibérique et le monde. Questions pour aujourd'hui	
Serge Gruzinski	9

PREMIÈRE PARTIE CONQUÊTE ET GESTION DE NOUVEAUX ESPACES

Qu'est-ce que la <i>conquista</i> ?	
Bernard Grunberg	29
Espagnols et Indiens en Nouvelle-Espagne (années 1520-années 1640)	
Nadine Béligand	57
Désobéissances coloniales et gouvernement des Indes de Castille, seconde moitié du XVI ^e siècle	
Gregorio Salinero	91

DEUXIÈME PARTIE PÉNINSULE IBÉRIQUE, PAPAUTÉ ET CHRISTIANISATION

La péninsule Ibérique, la papauté et le monde (années 1470-années 1640)	
Charlotte de Castelnau-L'Estoile	123
Missionnaires, chrétiens et christianisation en Amérique andine	
Aliocha Maldavsky	143

TROISIÈME PARTIE ESCLAVAGE ET COLONISATION

La traite des Noirs et la construction de l'Atlantique ibérique	
Luiz Felipe de Alencastro	167
La naissance d'une société esclavagiste : Lisbonne à l'heure de la mondialisation	
António de Almeida Mendes	183

